

Les loubards

In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 50, novembre 1983. pp. 49-68.

Citer ce document / Cite this document :

Mauger Gérard, Poliak Claude. Les loubards. In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 50, novembre 1983. pp. 49-68.

doi : 10.3406/arss.1983.2206

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/arss_0335-5322_1983_num_50_1_2206

Résumé

Les loubards.

L'ensemble des attributs symboliques, des consommations distinctives, qui, parfois isolément mais le plus souvent regroupés, valent à ceux qui les portent leur désignation et leur stigmatisation comme loubards, les formes de sociabilité et les pratiques de ces loubards (constitution de bandes plus ou moins étendues, bagarres, vandalisme, vols), sont non seulement communs à une large fraction des jeunes de milieu populaire sous des formes plus ou moins atténuées ou accentuées, mais se retrouvent aussi, parfois identiques, le plus souvent transposés, dans le monde ouvrier adulte. S'il en est ainsi c'est que le principe unificateur de ces attributs, consommations, pratiques n'est au fond rien d'autre que les valeurs de virilité fondées sur la force physique, seule propriété qui puisse être mise en avant pour se définir. Ainsi comprend-on à la fois qu'au vu de tel ou tel trait culturel n'importe quel jeune issu de milieu populaire puisse être désigné comme loubard et que le loubard, défini comme celui qui cumulerait l'ensemble des traits propres à le faire désigner comme tel, n'ait d'autre existence que celle d'un mythe ou d'un idéal-type.

Abstract

Yobbos.

The set of symbolic attributes and distinctive consumption habits which, sometimes separately, but usually as a set, earn for those who exhibit them the stigmatizing label of «yobbos» (loubards), and the forms of sociability and the practices of these «yobbos» (big or small gangs, fighting, vandalism, theft) are common to a large proportion of working-class youths, in attenuated or accentuated forms. But they are also found, sometimes identical, but usually transposed, in adult working-class men. This is because the unifying principle of these attributes, consumption habits and practices is, at bottom, nothing other than the values of virility, based on physical strength, the one property which can be asserted in self-definition. So it can be understood why it is that, at the mere sight of one of these cultural traits, a working-class youth can be labelled a «yobbo» ; and also that the «yobbo», defined as the possessor of the whole set of traits that would lead him to be labelled as such, is never more than a myth or ideal type.

Zusammenfassung

Die «loubards».

Die symbolischen Attribute, spezifischen Konsumptionsformen, die als einzelne, meistens aber zusammen ihren Trägern die Bezeichnung und Stigmatisierung als «loubards» (jugendliche Vorstadtkriminelle) einbringen, schließlich deren Soziabilitätsformen und Praktiken (Bandenbildung, Schlägereien, Vandalismus, Diebstahl) sind nicht nur in mehr oder minder abgeschwächter Form einem Großteil der Jugendlichen aus dem proletarischen Milieu eigen, sondern finden sich, manchmal in identischer, meistens aber in umgewandelter Gestalt, gleichfalls unter der erwachsenen Arbeiterschaft. Dies liegt daran, daß das Einheitsprinzip dieser Attribute, Konsumptions und Praxisformen letztlich zurückgeführt werden kann auf die auf physische Kraft, dem einzigen Merkmal, das von diesen Gruppen zur Selbstdefinition herangezogen werden kann, gegründeten Werte der Virilität. Verständlich wird von daher, daß unter Bezug auf dieses oder jenes kulturelle Merkmal im Grunde jeder Jugendliche aus Unterschichtmilieu als «loubard» abgestempelt werden kann und zugleich der «loubard», definiert als derjenige, bei dem sich die fraglichen Merkmale in konzentrierter Form finden, nicht anders denn als Mythos oder Idealtypus existiert.

LES LOUBARDS

Qu'est-ce qu'un loubard ? Ou, en d'autres termes, à quoi reconnaît-on un loubard ? Il n'y a, a priori, pas d'autre réponse à notre question que celle de l'étiquetage social : sont des loubards ceux qui s'auto-désignent comme tels ou, le plus souvent, ceux que classent comme tels la rumeur publique (le voisinage et ses porte-parole attitrés, les gardiens d'immeubles, les inspecteurs ou surveillants volants mandatés par la régie de la cité, etc.), les appareils de contrôle social (éducateurs, assistantes sociales, policiers, magistrats, etc.), les media (journalistes de presse et de télévision, photographes, cinéastes, etc.), ou les «spécialistes» (sociologues, criminologues, mais surtout psychologues et psychiatres).

Mais si cette réponse peut à la rigueur suffire à orienter le journaliste vers l'objet de son reportage, le policier vers ses suspects, l'éducateur vers ses clients potentiels et le sociologue ou l'ethnologue vers son terrain d'enquête (1), elle ne répond en rien, telle qu'elle est énoncée, à la question posée. Poser que sont des loubards ceux qui sont désignés comme tels laisse intactes les questions : à quoi ceux qui désignent tel ou tel comme loubard le reconnaissent-ils ? Ou qu'est-ce qu'un «loubard» du point de vue de celui qui se désigne comme tel ?

Aborder dans ces termes le problème de la définition de la notion de loubard, c'est au fond s'en remettre à des points de vue : le nôtre, celui

des intéressés, celui des appareils de contrôle social, celui des media, celui des «spécialistes», etc. Or ces points de vue subjectifs sont essentiellement variables d'un agent à un autre, suivant la classe sociale, d'origine, d'appartenance, l'âge, le sexe, la conjoncture, la plus ou moins grande proximité spatiale, etc., et rien ne permet de croire que tel qui serait désigné comme loubard en telle circonstance par son voisin de palier le serait aussi par les éducateurs du club de prévention, que tel qui serait désigné comme loubard par sa voisine «envisonnée» dans un compartiment de première classe du métro le serait aussi par son voisin de palier, ou que tel autre, enfin, qui serait ainsi désigné par le gardien de l'immeuble le serait nécessairement aussi par le juge pour enfants, etc. S'en remettre à des points de vue subjectifs, donc aussi variables, c'est ainsi s'exposer à opposer des agents objectivement similaires, si ce n'est identiques, et à confondre des agents objectivement distincts. Comment alors échapper à des distinctions comme à des confusions a priori arbitraires ? Il faudrait pouvoir écarter ces points de vue subjectifs, substituer à la notion de loubard telle qu'en usent le sens commun (où «loubard» rime avec «motard», «voleur» avec «chômeur», etc.)

du «style loubard» comme version emphatique d'un style de vie parmi d'autres des jeunes des classes populaires.

Il faudrait analyser systématiquement les relations d'enquête telles qu'elles ont pu se nouer comme les nombreux échecs enregistrés : non pour sacrifier au rituel de l'exposé de la méthode, mais bien parce que l'analyse de la relation d'enquête se trouve ici au principe même de la compréhension de l'objet. La situation (celle du sociologue confronté aux loubards sans le secours, coutumier dans ce champ de recherches, de travailleurs sociaux) était sans doute idéale pour dissiper l'illusion d'une relation d'enquête «pure» et écarter la tentation de traiter comme un «donné» ce qui est – dans tous les cas – un objet préconstruit dans et, au moins pour partie, par la relation d'enquête. Dans la mesure en effet où l'établissement même d'une relation d'enquête était toujours pour le moins problématique, l'attention ne pouvait manquer d'être attirée sur ses conditions de possibilité, donc aussi sur ce qui s'y jouait. En fait, c'est ici l'analyse même de la relation d'enquête qui a mis sur la voie de l'interprétation proposée. Lorsque Charly adressait cette mise en garde au sociologue : «Les intellos, je leur casse la gueule d'abord et on s'explique après», il rappelait à qui voulait l'entendre que la domination n'est pas plus absente de la relation d'enquête que de la relation scolaire et indiquait qu'à cette domination culturelle les loubards n'ont pas d'autre réponse que l'évitement ou l'imposition – parfois symbolique – de la force physique : mais c'était du même coup indiquer le principe du style loubard.

Il faudrait par ailleurs mettre systématiquement en relation ces attributs, consommations, pratiques, formes de sociabilité constitutifs du style loubard avec les trajectoires biographiques (et, en particulier, les familles d'origine et les cursus scolaires), c'est-à-dire montrer comment s'engendre ce style de vie des jeunes des classes populaires, et aussi quelles conversions et reconversions en procèdent ultérieurement et sous quelles conditions. De façon plus générale, il faudrait analyser plus systématiquement que nous ne l'avons fait ici

1— Cette analyse descriptive utilise, sans toujours le mentionner expressément, un matériel divers, recueilli dans des conditions elles-mêmes très diverses et à divers moments au cours des dix dernières années. Il s'agit d'abord d'enregistrements de loubards auto-désignés ou désignés comme tels qui, pour des raisons qu'il faudrait analyser, ont accepté en diverses circonstances de se prêter à l'enquête (parmi les exemples cités dans cet article, c'est le cas de Charly et de Simon). Il s'agit par ailleurs d'enregistrements de récits de vie de jeunes des classes populaires, certains évoquant rétrospectivement leur «période loubard» (c'est ici le cas de Henri et de Gaston). Il s'agit enfin d'observations recueillies dans des cafés, dans la rue, dans un hall de cinéma, dans un square et dans deux MJC. L'essentiel de ces matériaux a été rassemblé au cours de deux enquêtes, l'une consacrée aux pratiques contre-culturelles, l'autre consacrée aux modes de vie des jeunes des classes populaires : le fait, d'ailleurs, que les loubards n'aient jamais été l'objet central de ces enquêtes n'est sans doute pas étranger à la vision proposée

ou le sens commun savant (où le «loubard» est aussi l'«inadapté», l'«exclu», le «caractériel» ou le «débile», le «marginal» ou le «dissident»), au halo sémantique qui l'enveloppe, aux significations flottantes qui l'entourent, une première notion scientifique, ébaucher une construction théorique provisoire (2). Or, subjectifs, variables, arbitraires, ces points de vue sont aussi incontournables. Dans la quête d'une définition à la fois objective et précise de la notion de loubard, on pourrait en effet retenir par exemple le critère de délinquance, quitte à le spécifier en délinquance juvénile, c'est-à-dire confondre loubards et jeunes délinquants. Mais, d'une part, ce ne serait rien d'autre que reprendre à son compte un point de vue particulier, celui de l'appareil judiciaire, d'autre part, ce serait substituer à une notion floue, celle de loubard, une notion qui, pour être objective et clairement délimitée quant à son extension, n'en est pas moins confuse quant à sa compréhension (3) ; ce serait enfin faire inutilement violence au sens commun, dans la mesure où, si la désignation de tel ou tel comme loubard contient presque toujours implicitement une suspicion de délinquance, elle ne se fonde presque jamais sur son constat, et dans la mesure où, à l'inverse, le constat ou la représentation de tel délit n'impliquent pas nécessairement que son auteur soit désigné comme loubard.

Il faut alors revenir à ces points de vue dans leur diversité et poser que, subjectifs et divers, ils ne sont pas pour autant arbitraires. En fait, le classement opéré par tel ou tel agent de tel ou tel autre dans la catégorie «loubard» procède à la fois de la subjectivité, c'est-à-dire aussi de la position objective du sujet classant, et de telle (s) ou telle (s) caractéristiques objectives du sujet classé. Ainsi, si «le délit de sale gueule» peut suffire à celui-ci pour classer celui-là

les rapports entre «style loubard», «style fils de bourges» et «style baba-cool», les conversions possibles et leurs modalités, et montrer comment, à travers l'analyse détaillée des trajectoires biographiques, se distribuent les jeunes des classes populaires dans cet espace tripolaire. Toutes ces questions font l'objet de travaux en cours.

2—Cette esquisse d'une «définition préalable» de la notion de «loubard» s'inspire de P. Bourdieu, J.-C. Chamboredon, J.-C. Passeron, *Le métier de sociologue*, Paris, Mouton/Bordas, 1968, pp. 35-37, et M. Mauss, «La prière», in *Oeuvres*, t. I, *Les fonctions sociales du sacré*, Paris, Éd. de Minuit, 1968.

3—Ainsi, écrit par exemple Andrée Algan : «Une extrême diversité peut être relevée dans ce qui est regroupé sous le terme général de 'délinquance des jeunes'. L'imputation judiciaire ne peut rendre compte de la nature de la conduite incriminée, le concept juridique se substituant au comportement : c'est ainsi qu'une même incrimination peut recouvrir des conduites très différentes, et qu'une même conduite peut être saisie, suivant l'opportunité, sous plusieurs qualifications», in *Les dossiers verts, étude descriptive des conduites délinquantes des jeunes, Tribunal pour enfants de Paris, 1977*, Vaucresson, Enquêtes et Recherches, 1981.

comme loubard, cela ne signifie pas pour autant que la dite «gueule» ne soit pas objectivement repérable : quant à la déclarer «sale», et à en induire que son porteur soit un «loubard», le qualificatif et la désignation procèdent de la subjectivité, c'est-à-dire aussi de la position objective de celui qui les énonce. On peut alors faire provisoirement abstraction de ce que les classements opérés dans la catégorie «loubard» doivent à la position des sujets classants pour tenter de repérer ce qu'ils doivent aux caractéristiques objectives des sujets classés. Si l'on peut considérer en effet que, pour le sens commun comme pour le sens commun savant, la désignation de tel sujet sous la notion de loubard renvoie à un ensemble de pratiques spécifiques et (ou) d'attributs symboliques particuliers objectivement repérables, nous ne savons toujours pas lesquels, comme nous ne savons pas quel est leur principe unificateur, ni même s'il existe.

Pour tenter de délimiter avec un minimum de précision quels sont les pratiques et les attributs auxquels fait référence la notion de loubard dans la diversité de ses emplois et essayer d'en arrêter —fût-ce provisoirement— une nomenclature, il faut alors esquisser un inventaire des procédures de classement pratiquement mises en œuvre pour classer tel ou tel comme «loubard». Sont ainsi désignés, ou sont susceptibles de l'être, ceux que désigne à l'attention du public «leur accoutrement» (dont l'archétypal : «Jeans, Perfecto, Santiags»), ceux qui «pensent qu'à la bagarre et à vous chercher des histoires», ceux qui «cognent pour un oui, pour un non», ceux qui «jouent les durs ou les gros bras», ceux qui «foutent leur merde où qu'ils soient», ceux qui «sont toujours à traîner dans le quartier au lieu d'aller chercher du boulot», ceux qui «on voit plus souvent dehors qu'à l'école», ceux qui «ne pensent qu'à s'amuser», ceux qui «ne peuvent pas s'amuser sans faire des conneries», ceux qui «ont défoncé les boîtes à lettres», ceux qui «font hurler leur musique de sauvages», ceux qui «font pétarader leurs mobylettes ou leurs motos», ceux qui «fauchent dans les supermarchés», ceux qui «ont crevé les pneus de ma bagnole et piqué mon autoradio», ceux qui «sont tous des drogués», ceux qui «boivent : à leur âge, si c'est pas une honte !», ceux qui «on retrouve le samedi soir sur la pelouse de la cité ou dans le hall de la MJC à côté d'une montagne de cannettes de bière», ceux dont «les motos, pas la peine de demander d'où elles viennent !», ceux qui «ne peuvent pas se réunir ailleurs que sous nos fenêtres», ceux qui «n'ont qu'à aller faire leurs conneries ailleurs», ceux dont on dit qu'«y a pas besoin d'aller chercher bien loin pour savoir qui c'est qui a cambriolé l'épiciériste», ceux qui «n'ont que les gros mots à la bouche», ceux qui «ont sûrement peur du savon», ceux dont «les parents feraient bien de les surveiller un peu»,

ceux dont on dit que «c'est pas étonnant qu'ils soient comme ils sont avec les parents qu'ils ont !», ou que «le boulot, ils font pas trop d'efforts pour en chercher non plus !», etc.

De cet inventaire empirique, partiel et partial (4), on peut alors tenter d'extraire une nomenclature d'attributs et de pratiques objectivement repérables auxquels fait référence la désignation de tel jeune de milieu populaire (5) sous la notion de loubard. Attributs symboliques et consommations distinctives, tels qu'une hexis corporelle («rouler sa caisse»), un langage (excès de langage et d'intensité sonore), un vêtement (du blouson noir d'hier à l'uniforme «Jeans, Perfecto, Santiags» d'aujourd'hui), une musique (le rock), l'alcool et la drogue. Pratiques spécifiques, telles que «faire du bruit», «se bagarrer», «casser», «salir», «voler», etc. En tentant de dire de quoi on parle en parlant de loubard, c'est-à-dire en tentant d'énoncer les critères objectifs sur lesquels se fondent les jugements subjectifs, en regroupant ainsi un ensemble de traits culturels objectivement repérables, qui, parfois isolément mais le plus souvent regroupés, valent à ceux qui les portent leur désignation (qui est aussi stigmatisation (6)) de «loubards», on est alors en mesure de substituer à la notion initiale, indéfinie, flottante, variable, subjective, une notion définie, concrète, distincte, relativement précise : sont définis comme loubards les porteurs de tout ou partie de ces traits culturels distinctifs.

Mais cette définition préalable appelle au moins un triple commentaire. Elle est, au moins dans une certaine mesure, arbitraire : en procédant, comme nous l'avons fait, peut-être en effet avons-nous négligé tels trait culturel, attribut symbolique, consommation ou pratique, qui auraient dû rentrer dans la définition ; peut-être, à l'inverse, avons-nous pris en compte des traits qui n'avaient pas à y figurer, peut-être excluons-nous comme contradictoires des traits qui devraient être distingués ? Sans doute, mais la difficulté est incontournable : seule en effet la pratique de la recherche peut permettre de mettre à jour, s'il existe, le principe unificateur de ces traits cultu-

rels, et seule la mise au jour de ce principe unificateur permet a posteriori de décider si tel trait culturel doit être inclus (ou exclu parce que relevant du champ d'une autre notion) dans le champ de la notion de loubard ainsi construite. Seconde remarque : si la notion de loubard telle que nous l'avons construite désigne maintenant le système que forme l'ensemble des critères énoncés, alors il faut conclure que les loubards n'existent pas ou ne se rencontrent qu'à l'état d'exceptions : la quête de l'ethnologue qui chercherait une réserve d'authentiques loubards, c'est-à-dire d'agents qui polariseraient sur eux la totalité des traits culturels énoncés, resterait sans doute en effet longtemps vaine, sauf à débusquer telle bande de Hell's Angels telle qu'il en existait encore deux ou trois dans la région parisienne il y a quelques années et dont on peut se demander si leur conformité à la définition n'était pas au moins pour partie un effet de la définition. Cette définition préalable de la notion de loubard telle que nous l'avons construite recouvre en effet à la fois la réalité d'un mythe, au sens ethnologique du terme, et l'abstraction d'un idéal-type, au sens weberien du terme. Troisième remarque : à considérer, à l'inverse, que sont définis comme loubards les porteurs de tout ou partie des traits culturels énoncés —et il n'en va pas autrement pratiquement—, alors, force est de constater que regroupés en sous-ensemble et a fortiori pris isolément, ces attributs symboliques, ces consommations distinctives, ces pratiques spécifiques, se retrouvent, à des degrés divers, dans une large fraction de la jeunesse ouvrière et, si ce n'est à l'identique, du moins sous une forme transposée mais homologue, dans une large fraction du monde ouvrier adulte (alors même qu'ils ne sont pas toujours les derniers à stigmatiser les plus jeunes). Mais alors, dans la mesure où la désignation de tel ou tel comme «loubard» par le sens commun est toujours métonymique (7), c'est, sinon l'ensemble de la jeunesse ouvrière, du moins une large fraction de la dite jeunesse, voire une large fraction du monde ouvrier adulte qui sont susceptibles de tomber sous la stigmatisation. Et dans la mesure où l'usage métonymique de la notion de loubard (8)

4—Les points de vue énoncés ci-dessus sont de ceux que l'on peut recueillir dans une cité HLM ; on aurait pu aussi bien énumérer par exemple ceux du sens commun savant : la description aurait perdu en réalisme ce qu'elle aurait gagné en distinction.

5—Il va sans dire qu'elle n'est jamais appliquée à d'autres, sauf cas d'exceptionnelle myopie sociologique qui conduirait à se méprendre, au-delà du premier regard, sur l'identité sociale réelle de certains nouveaux petits-bourgeois ex-soixante-huitards.

6—En fait, la notion de loubard ne porte pas nécessairement stigmatisation : du point de vue de ceux qui s'auto-désignent comme tels, elle est au contraire valorisante. Par ailleurs, son usage implique des stigmatisations différentielles qui sont fonction de la position sociale de ceux qui l'emploient.

7—C'est au vu de tel attribut symbolique, de telle consommation distinctive, de telle pratique spécifique ou de tel sous-ensemble d'attributs, consommations, pratiques qu'est apposé le label de «loubard», mais l'étiquetage sous la notion de loubard implique que l'agent ainsi désigné se voit de ce fait crédité de l'ensemble des traits culturels du mythe.

8—La métonymie était manifeste dans la notion antérieure de «blouson noir» qui conduisait à créditer tous les porteurs de ce blouson d'un ensemble de pratiques à commencer par toutes celles constitutives de la délinquance juvénile (version juridique ou savante), de «la violence des cités de béton» (version journalistique) ou de «la dangerosité contemporaine des classes laborieuses», tant il est vrai sans doute que «les classes laborieuses» n'ont pas cessé de semer la terreur dans les beaux

induit en fait, sur la base du repérage de tel trait culturel («une certaine dégaine», «une mobylette sans pot d'échappement» ou «un stationnement à quatre ou cinq sur une pelouse interdite»), une présomption de délinquance (au sens de la loi), il autorise au plus banal racisme de classe (9). Dans la mesure, enfin, où cet usage métonymique infère de tout attribut, toute consommation, toute pratique énoncés dans notre nomenclature, une présomption de délinquance au sens juridique du terme, il tend aussi à frapper d'interdit, sous la forme par exemple de l'édiction de règlements intérieurs aux cités ou aux ateliers, des attributs symboliques, des consommations distinctives, des pratiques spécifiques qui ne sont en rien délictueux pour la loi : l'usage métonymique de la notion de loubard autorise alors l'institutionnalisation de ce racisme de classe.

Ceci posé, il s'agit d'une part de montrer que chacun des attributs symboliques, chacune des consommations, chacune des pratiques qui figurent dans la nomenclature établie sont en fait le propre d'une large fraction de la jeunesse ouvrière, même si tel trait culturel se trouve plus accentué chez certains que chez d'autres, et que ces attributs, consommations, pratiques trouvent le plus souvent leur réplique, homologue mais transposée, dans le monde ouvrier adulte ; il s'agit, d'autre part, de mettre à jour le principe unificateur de ces attributs, consommations et pratiques, c'est-à-dire aussi de dégager ce qu'ils ont en commun.

Attributs symboliques et consommations distinctives des loubards

Que la désignation de tel ou tel comme loubard, c'est-à-dire aussi implicitement comme délinquant, ne relève au fond le plus souvent que d'un racisme de classe où transparait la peur de «classes laborieuses» toujours suspectes d'être aussi «dangereuses», ou d'une sorte de fascination médusée par l'exotisme des banlieues, on en verra la preuve dans le fait que les attributs symboliques, les consommations distinc-

tives les plus visibles de ceux que la rumeur publique ou tel ou tel appareil de contrôle social désignent comme loubards, ne se démarquent en rien, sauf parfois dans l'outrance, de ceux et de celles de la plupart des jeunes issus du monde ouvrier et voués à y rester, ou même du monde ouvrier adulte.

Le corps

Si la distribution entre les classes des propriétés corporelles permet d'isoler à l'oeil nu les jeunes des milieux populaires, le schéma corporel des loubards se confond avec celui des jeunes ouvriers en général : s'y retrouvent le «sec» et le «trapu», le «costaud» et le «gringalet», le «poids lourd» et le «poids coq», qualificatifs ordonnés par rapport à l'idée que les milieux populaires se font du corps masculin, plus attentifs à la force qu'à la forme et ne caractérisant la forme qu'en référence à la force, la diversité des formes n'étant de ce point de vue qu'expressions diversifiées de la force (10). Tout au plus, pourrait-on remarquer chez les loubards une accentuation emphatique du schéma corporel populaire, au demeurant variable suivant les individus et leur capital physiologique et soumise au gré des modes : du style puissant et nonchalant du Marlon Brando de *L'équipée sauvage* au style sec et nerveux de l'Alain Delon du *Gitan* ou du Bruce Lee des films de karaté.

Mais ce n'est pas seulement la configuration du corps et de ses formes qui, à la fois, les distingue des autres (les lycéens futurs étudiants ou les étudiants) et les confond avec la plupart des jeunes de milieu populaire ; plus profondément, les différences de pure conformation («la gueule de classe») sont en effet redoublées et symboliquement accentuées par les différences de maintien, «différences dans la manière de porter le corps, de se porter ou de se comporter où s'exprime tout le rapport au monde social» (11). Que ce soit la manière de parler de «forts en gueule» qui «gueulent», «poussent des coups de gueule» et «s'engueulent». Que ce soit la manière de «se marrer», de «se fendre la gueule», de «se bidonner en se tapant sur les cuisses» ou de «se gondoler, plié en quatre». Que ce soit la manière de «se remplir la panse» ou de «s'en foutre plein la gueule». Que ce soit la manière de marcher, «en roulant sa caisse», en «jouant des mécaniques», en s'essayant à la démarche chaloupée des cowboys. Que ce soit aussi bien la manière de siffler, de se

quartiers : terreur qu'exorcisait en un temps sa focalisation sur les jeunes des milieux populaires porteurs de blousons de couleur noire, et qu'exorcise aujourd'hui sa focalisation sur les «loubards», résurgences des «blousons noirs» d'hier.

9—En fait, il serait erroné de prétendre que la peur d'une fraction au moins des jeunes de milieu populaire soit le monopole des habitants des beaux quartiers. Nous y reviendrons dans la dernière partie de ce texte.

10—L'essentiel de ce paragraphe s'inspire des analyses de P. Bourdieu, *La distinction, critique sociale du jugement*, Paris, Éd. de Minuit, 1979.

11—P. Bourdieu, *op. cit.*, p. 214.

moucher, de cracher, de roter, de pisser ou de péter. Usages populaires du corps où s'exprime «une philosophie pratique du corps masculin comme une sorte de puissance, grande, forte, aux besoins énormes, impérieux et brutaux» (12), où toute l'identité masculine —la virilité— est engagée.

Configurations et usages du corps auxquels s'ajoutent toutes les corrections apportées à l'aspect modifiable du corps, en particulier par l'ensemble des marques cosmétiques (cheveux, barbes, moustaches, favoris, et tatouages) ou les distinctions vestimentaires. Marques cosmétiques et vêtements ont peut-être été en un temps (celui des «blousons noirs») les plus propres à distinguer les loubards des jeunes de milieu populaire en général, mais la fluctuation des signes distinctifs soumis au gré des modes (du style «rocky» au style «punk» en passant par le style «gauchiste»), à leur superposition, à leur appropriation par d'autres, produit aujourd'hui des effets de brouillage tels qu'il ne s'agit plus là encore que d'attributs caractéristiques d'une fraction des jeunes de milieu populaire mais non assignables aux loubards, à l'exception peut-être des tatouages. Mais si nombre d'observateurs de bandes de jeunes (13) ont signalé le port de tatouages distinctifs (au bras le plus souvent), sortes d'armoiries propres aux membres d'une bande (glaive et serpent, calvaires, coeurs transpercés, corps de femmes, têtes de mort, etc., objets privilégiés d'une héraldique populaire), il semble que le tatouage cutané ait laissé la place au tatouage vestimentaire bientôt commercialisé en badges ou en tatouages auto-collants. La commercialisation même du tatouage banalise alors son porteur, au moins dans le champ de son univers socio-culturel. Quant aux tatouages cutanés, ils tendent à devenir, plus qu'un attribut symbolique propre aux loubards, une trace distinctive du passage en prison, une marque d'appartenance à la communauté des «ex-taulards» (comme les trois points au poignet de «mort aux vaches»). De même, si le port de la «banane» ou —variations sur le même thème— de la «licorne», du «remorqueur» ou de la «falaise», des pattes ou des favoris, a pu être pendant un temps le corollaire obligé du «blouson noir», la diffusion en milieu populaire de la mode des cheveux longs et, plus récemment, des coupes punks brouille les systèmes de référence : jamais assez toutefois pour que puissent vraiment se confondre la cosmétique lycéenne et celle des jeunes travailleurs, assez par contre, sauf cas d'exception (tel «rocker néo-classique»), pour que se confondent les loubards et l'ensemble des jeunes travailleurs.

Le vêtement

De même, s'il s'agit aujourd'hui de caractériser le vêtement de ceux que les gardiens d'immeubles, les policiers ou les éducateurs désignent comme loubards, force est de constater qu'à la mode des blousons noirs, distinctive au point d'avoir fourni le substantif de leur dénotation, semble avoir succédé l'absence d'une mode caractéristique des loubards. Mais si la diffusion de la mode jeune tend à diluer les spécificités vestimentaires, elle n'est pas pour autant telle, là encore, qu'elle abolisse toute distinction vestimentaire entre jeunes lycéens futurs étudiants et étudiants d'une part et jeunes travailleurs d'autre part : entre les premiers et les seconds persiste au moins tout l'écart entre le cher et le bon marché, entre la parka «interprétée» par New Man et la vieille parka achetée aux Puces, entre la parka achetée aux Puces portée avec une écharpe Burberry's et la même parka décorée d'un badge de Johnny Halliday, entre le blouson de cuir dessiné par Mac Douglas et le blouson en skaï de Carrefour, etc. Cette diffusion de la mode jeune n'est pas non plus telle qu'elle ait aboli toute distinction vestimentaire au sein même des jeunes de milieu populaire. En fait, à grands traits, il faudrait y distinguer, pour la période contemporaine, trois styles: le style «baba-cool», le style «minet» ou «snob» ou «fils à papa» (on dirait plutôt «fils de bourges» aujourd'hui), et un troisième style auquel s'apparente celui des loubards, qu'il est plus difficile de nommer que de caractériser en le situant par rapport à ses rivaux. Le style «baba-cool», version prolétarisée de la mode hippie, le style «fils de bourges», version prolétarisée du style «play-boy», à la fois représentations populaires d'un «genre intello» pour le premier, d'un «genre rupin» pour le second et réalisations populaires de ces représentations (c'est-à-dire sous la nécessité, donc bon marché), procèdent d'un effort pour s'assimiler tel ou tel idéal dominant (culture et/ou richesse). A l'inverse, ce troisième style vestimentaire auquel s'apparente celui des loubards s'oppose aux deux premiers qui sont alors dénoncés comme étant de la «frime». En d'autres termes, le clivage qui l'oppose aux deux autres recouvre au fond l'opposition générique entre l'«être» et le «paraître». Ainsi, ce troisième style vestimentaire des jeunes de milieu populaire qui ne donnent ni dans le «genre baba cool», ni dans le «genre minet de boîte», que l'on pourrait qualifier de traditionnel, relève à la fois du «refus des contraintes et des conventions de l'habillement que l'on dit habillé» et de la «condamnation de toute recherche», c'est-à-dire aussi d'un «usage réaliste» du vêtement (14), adapté aux usages sociaux du corps chez

12—*Ibid.*, p. 211.

13—Cf. par exemple, W. F. Whyte, *Street Corner Society*, University of Chicago Press, 1943, ou, en France, B. du Pouget, *Adolescents de banlieue*, Lyon, Fédérop, 1976.

14—Ces expressions comme cette partie du schème d'interprétation sont empruntées à P. Bourdieu, *op. cit.*

les jeunes de milieu populaire, qu'il s'agisse du travail ou des déplacements en mobylette ou en moto : jeans plutôt que pantalons, blousons plutôt que vestons, baskets ou bottes plutôt que chaussures de ville, etc.

Et si, dans certains cas, le style vestimentaire de ceux qui sont désignés comme loubards se distingue de ce vêtement traditionnel des jeunes de milieu populaire, ce n'est que dans l'intention de stylisation de son absence de style. Stylisation exprimée par exemple dans la recherche emphatique du «sale» («Mon jean, je le lave à l'huile de vidange») et du «débraillé» qui souligne ostentatoirement (avec recherche) la «condamnation de toute recherche» : recherche de l'absence de recherche qui leur vaut en retour l'imputation de «frime» par les «babas» et les «minets de boîte», voire par certains jeunes ouvriers vêtus du même «jean, blouson, bottes», mais «propres» et «corrects».

De même, l'uniforme archétypal du loubard d'aujourd'hui («Jeans, Perfecto, Santiags») dont les éléments font référence à la fois aux cowboys («Jeans et Santiags»), aux métiers virils de l'armée (blousons d'aviateur), aux motards (le cuir), aux «blousons noirs» et aux «rockers» d'hier qui puisaient leur inspiration vestimentaire aux mêmes sources, n'est aussi rien d'autre qu'une stylisation du vêtement traditionnel des jeunes en milieu populaire : en d'autres termes, si une fraction des jeunes de milieu populaire s'est emparée de ces divers éléments tels qu'ils sont proposés à la consommation, c'est aussi parce qu'ils entrent dans le champ de leurs possibles stylistiques. Que cette panoplie puisse alors fonctionner aussi comme uniforme destiné à manifester symboliquement la virilité et, plus spécifiquement ici, la force physique, on en verra la preuve dans la pratique dite de la «dépouille» telle que, par exemple, elle est décrite et mise au goût du jour dans «Laisse béton» (15) : «T'as des bottes, mon pote, elles me bottent ! J'parie qu'c'est des Santiags : viens faire un tour dans l'terrain vague (...), j'te fais des bottes à la baston ! (...) Y m'a filé une beigne, j'y ai filé une torgnole, m'a filé une châtaigne, j'ui ai filé mes groles», etc. Faute des moyens financiers nécessaires à l'achat de l'uniforme, une des façons de se le procurer (plus noble que l'achat, l'emprunt ou le simple vol à l'étalage) consiste à s'en emparer par la force ; il suffit alors d'aviser un porteur de l'élément manquant de l'uniforme (le plus souvent ce sera le blouson) qui soit d'une taille similaire (le combat – loyal – opposera alors deux adversaires de même poids) et de tenter de l'en dépouiller («lui taxer» son blouson ou ses «Santiags»), sous la menace ou manu militari («à la baston»), puis, s'étant emparé du trophée, il s'agira de le conserver («quand t'es fringué comme ça, t'es prévenu, un jour ou l'autre, tu y

passes...»). Ainsi, la pratique de la «dépouille» confère à l'ensemble «Jeans, Perfecto, Santiags» sa valeur symbolique : son porteur est censé détenir le capital de force et de courage physiques nécessaire pour s'en emparer, ou du moins pour le conserver. Au-delà des raisons économiques qui l'imposent, la pratique de la dépouille fonde la légitimité du port de l'uniforme et garantit contre son port illégitime. De ce fait, le simple port de l'uniforme loubard – homologue en cela de l'uniforme policier – suffit à susciter la peur chez ceux que croise son porteur (qui l'autorise à feindre l'étonnement quand, sur son passage, les «pèlerins» s'écartent : «Ben qu'est-ce qu'il leur prend ?... Ma parole, ils ont les foies !») et le dispense dans la plupart des cas d'avoir à faire usage de la force physique dont ils le créditent. Mais de ce fait aussi la valeur symbolique de l'uniforme, c'est-à-dire le capital de virilité imputé à son porteur, incite à l'usurpation (à la «frime») : celle des jeunes de milieu populaire les plus physiologiquement démunis de ce capital de force physique ; mais aussi celle de petits-bourgeois fascinés par l'exotisme des banlieues et la valeur érotique du cuir.

Le langage

Sans prétendre, dans ce cadre, entreprendre une analyse sociolinguistique du «parler jeune» en milieu populaire, ni d'un hypothétique «parler loubard», nous nous limiterons à l'énoncé de quelques indications (16). La première procède de la pratique même de l'enquête : la relation telle qu'elle se noue au départ entre le sociologue et celui (ceux) qui lui a (ont) été désigné(s) comme loubard(s) se dénoue, dans la plupart des cas, par un refus de l'enquête (17) qui – plus que méfiance – est d'abord repli dans le silence, réponses monosyllabiques et démission : «J'ai rien à dire...», «Qu'est-ce tu veux que je vous dise, moi ?...», etc. Dans une situation fortuite, exceptionnelle dans sa spécificité mais reproduite en diverses occasions (dans la confrontation avec le médecin, le conseiller d'orientation de l'ANPE ou, à l'embauche, avec le chef du personnel), homologue, en tout cas, de celle qui est rencontrée dans le champ scolaire où la plupart d'entre eux ont été (ou sont) voués aux classements systématiquement négatifs et à l'élimination ou l'auto-élimination précoces, ce refus de l'enquête, ou plutôt cette auto-condamnation au silence, procède à la fois de la reconnaissance d'un «bon usage de la

16–L'essentiel de ce paragraphe s'inspire des analyses de P. Bourdieu, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982.

17–En fait, la rencontre entre le sociologue et les loubards peut, dans certains cas, prendre un tout autre tour : nous y reviendrons ultérieurement.

parole» dont est d'emblée crédité le sociologue et de celle de sa propre déprivation : «Les étudiants, c'est pas qu'ils sont plus intelligents, ils sont encore plus cons que nous ! Je veux pas dire que je suis intelligent, mais je réfléchis, c'est vrai... Mais comme ils arrivent bien à t'embobiner, ils parlent bien et tout... enfin... comme ça... toi, tu sais plus quoi dire, tu fermes ta gueule, t'es bouche bée» (Charly (18)). Ainsi, ce langage des jeunes de milieu populaire en général et des loubards a fortiori (19) peut-il être d'abord caractérisé par la relation de domination où il se trouve comme enfermé : confrontés à ceux dont les titres garantissent un usage légitime de la langue (à commencer par les enseignants), ces présumés «forts en gueule» sont d'abord voués à «fermer leur gueule», et, voués au silence, à être qualifiés de «débiles».

Franchir cette première barrière – celle du silence – suppose que le sociologue (mais aussi bien l'éducateur) sache se montrer simple, c'est-à-dire d'abord parler simplement : incontournable condescendance, elle permet aussi, dans certains cas, d'entamer un dialogue qui restera longtemps ponctué de : «Comment est-ce qu'on dit déjà ?», «C'est bien comme ça qu'on dit ?...», «Ça je peux pas le dire, c'est trop...», «Fais pas attention comme je le dis mais c'est comme ça que je le pense», etc. On serait alors en droit de s'étonner de ce que l'un des critères de repérage des loubards les plus souvent énoncés soit la «crudité», la «grossièreté», la «trivialité», la «vulgarité», l'«obscénité» du langage. En fait, tout change, dès que l'«on est entre soi», qu'«on n'a pas à se surveiller» et que, la conversation se déroulant entre partenaires homogènes, on se trouve affranchi de la «logique nécessairement comparative de la distinction» (20) ; ou dès que – en présence par exemple du sociologue devenu familier – le rapport de forces se trouve modifié par le nombre et la faconde de quelque héraut et qu'on se sent en mesure «d'imposer ses propres critères d'appréciation aux produits linguistiques offerts» (21) dans la conversation, les

siens, comme aussi bien, par exemple, ceux du sociologue. Dans ces deux types de situations, similaires sans pour autant être identiques, au silence gêné ou obstiné font place le «franc-parler», la faconde et la gouaille qui se donnent alors libre cours.

Comment, à grands traits, caractériser ce «parler loubard» ? Nous nous limiterons ici à en souligner deux aspects et à en indiquer un troisième. Les loubards, comme, de façon générale, la plupart des jeunes de milieu populaire et aussi bien leurs pères, «investissent dans leur rapport au langage l'intention même qu'ils engagent dans leur rapport au corps» (22) : refus des manières, valorisation de la virilité, «parler nature» qui se traduit d'abord par l'intensité sonore. La «gueule» (...) «est associée aux dispositions viriles qui, selon l'idéal populaire, trouvent toutes leur principe dans la certitude tranquille de la force qui exclut les censures, c'est-à-dire les prudences et les ruses autant que les 'manières', et qui permet de se montrer 'nature' (la gueule est du côté de la nature (...), elle désigne l'aptitude à la violence verbale identifiée à la force purement sonore du discours, donc de la voix ('fort en gueule', 'coup de gueule', 'grande gueule', 'engueuler', 's'engueuler', 'gueuler', 'aller gueuler') et à la violence physique qu'elle annonce, spécialement dans l'injure ('casser la gueule', 'mon poing sur la gueule', 'ferme ta gueule', 'tu vas voir ta gueule') qui, à travers la 'gueule', conçoit inséparablement comme 'siège' de la personne ('bonne gueule', 'sale gueule') et lieu privilégié de son affirmation (que l'on pense au sens de 'ouvrir sa gueule' ou 'l'ouvrir' par opposition à 'la fermer', 'la boucler', 'taire sa gueule', 's'écraser', etc.), vise l'interlocuteur au principe même de son identité sociale et de son image de soi» (23).

Quant à l'expressivité du «parler loubard» en particulier et du «parler populaire» en général, à la recherche expressionniste du pittoresque et de l'effet («c'est un rigolo, un marrant», «avec lui, qu'est-ce qu'on se bidonne !»), souvent exprimée dans le registre de l'obscénité («ils ne parlent que d'histoires de pine et de cul»), sans doute faut-il y voir à la fois une façon de conjurer l'émotion par la violence verbale, une censure de l'expression des sentiments (pour «avoir honte» on dit «avoir les boules» ou «les glandes»), mais surtout le rejet des censures que fait peser la bienséance (en particulier sur le corps), une revanche sur le bien-parler imposé par l'école qui qualifie de vulgaire le franc-parler populaire.

Quant à l'usage de l'argot, enfin, dont certains ont voulu faire un caractère distinctif des loubards d'aujourd'hui ou des «blousons noirs» d'hier, la

18- Charly (entretien réalisé en 1973) : il a 20 ans au moment de l'enquête. Son père est algérien, sa mère est française ; Charly est de nationalité française. Son père est au chômage depuis trois ans, sa mère fait des ménages. La famille habite dans une cité de transit. Charly fait partie de la bande de la cité. Il a échoué au Certificat d'études primaires, puis il a passé deux ans dans un CET d'où «il s'est fait virer». Il a commencé à travailler à 17 ans, il est manutentionnaire : «Qu'est-ce que tu veux que je fasse d'autre ? Je ne suis bon qu'à ça», dit-il. G. Mauger, C. Fossé, Loubards et gauchistes, in *La vie buissonnière. Marginalité petite-bourgeoise et marginalité populaire*, Paris, F. Maspero, 1977, pp. 187-230.

19- A fortiori, dans la mesure où les loubards sont sans doute, plus que les jeunes de milieu populaire en général, en situation d'échec scolaire.

20- P. Bourdieu, *Ce que parler veut dire. op. cit.*, pp. 66-67.

21- *Ibid.*, pp. 63-64.

22- *Ibid.*, p. 89.

23- *Ibid.*, p. 91-92.

remarque énoncée précédemment à propos des tatouages semble valoir ici. Si le parler loubard comme, de façon générale, celui des jeunes de milieu populaire est émaillé de formes lexicalisées du verlan («meufs», «keufs», «ripou», etc.) ou d'expressions argotiques («pédés», «pédales», «pédoques», «tantes», «tantouzes», «tapettes», «gonzesses», etc. (24)), la connaissance et la pratique de l'argot, langue du «milieu», restent le plus souvent la trace d'un passage prolongé en prison, une marque d'appartenance à la communauté des «ex-taulards» (25). Et si, comme en matière d'hexis corporelle ou de vêtement, le langage de ceux qui sont désignés comme loubards se distingue parfois de celui de la plupart des jeunes de milieu populaire, ce n'est que par l'emphase sonore et obscène dans la réplique, par la surenchère aux accusations, parfois implicites mais le plus souvent explicites, de grossièreté et de vulgarité. Stylisation emphatique du parler populaire, homologue de la stylisation vestimentaire qui, comme par exemple dans sa confrontation au souci de distinction affiché par certains jeunes de milieu populaire qui donnent dans le genre «fils de bourges» ou «intello» («les babas»), s'apparente parfois à la stratégie «black is beautiful».

Le rock, la moto, le foot

La valorisation de la force physique comme dimension fondamentale de la virilité qui s'exprime dans leur hexis corporelle comme dans leur vêtement ou leur langage, leur rapport instrumental au corps qui s'extériorise dans toutes les pratiques ayant le corps pour objet ou enjeu, se manifestent aussi dans l'usage qu'ils font de la moto — ou, à défaut et donc plus souvent, de la mobylette — comme moyen de transport, dans leurs choix sportifs (le football, la moto, les sports de combat) ou le choix du rock comme musique de prédilection.

Outre que la mobylette est un moyen de locomotion souvent indispensable aux jeunes banlieusards privés de transports en commun après dix heures du soir, outre les évidentes affinités entre le vacarme de la moto ou de la mobylette et l'intensité sonore du parler populaire, outre l'évidente corrélation entre tenue de motard et uniforme de loubard

(qui s'en inspire au moins pour partie), si la pratique de la mobylette est devenue en quelque sorte co-extensive aux jeunes de milieu populaire, si l'acquisition d'un «gros cube» est souvent l'objet d'investissements lourds (en privations pour l'acheter, en ingéniosité pour «s'en bricoler une», en risques pour «en piquer une»), si la moto ou la mobylette sont devenues des attributs constitutifs de l'archétype du loubard (26), c'est que la pratique de la mobylette ou a fortiori de la moto, ou plutôt l'usage qu'ils en font, impliquent une mise en jeu du corps lui-même. Les investissements requis par la pratique de la moto ou l'usage de la mobylette tel que le conçoivent la plupart des jeunes de milieu populaire sont homologues de ceux qui sont sollicités par la pratique des sports de combat : force physique, réflexes, endurance, etc. Le prestige du «motard qui n'a plus rien à prouver» s'évalue, plus qu'à la cylindrée de son véhicule, au nombre de «ses gamelles», de «ses passages à l'hosto», des cicatrices de ses blessures («Je suis esquinté de partout»). Et si, dans ce cas encore, la pratique de la moto ou de la mobylette telle que les loubards en usent, se distingue de la pratique commune, ce n'est que dans l'hyperbole. Emphase du risque en prenant des virages impossibles «à fond la caisse», en descendant les escaliers «en mob» ou en se refusant à porter un casque. Emphase de la saleté où se trouve symboliquement récusée la «frime» des «motards en costard», car, pas plus que les loubards n'ont le monopole du «Jeans, Perfecto, Santiags», ils n'ont celui de la moto, qui fait aussi l'objet de la part de certains petits-bourgeois d'investissements populistes esthético-éthiques qui les mènent parfois jusqu'à la pratique.

De même, si le football est un sport de prédilection des jeunes de milieu populaire en général et des loubards en particulier (il suffit parfois, pour être désigné comme tel, de «jouer au foot» sur le parking ou sur la pelouse interdite de la cité), c'est non seulement parce que «le football, c'est vraiment le sport des pauvres» (Henri (27)), non seulement parce que, se jouant en équipe, il est en affinité avec le sens

24 La prolifération des synonymes comme l'emploi fréquent du féminin pour désigner «l'homme qui n'en est pas un» relèvent moins à notre sens de pulsions homosexuelles refoulées qu'ils ne révèlent, là encore, la prééminence des valeurs de virilité. Sur ce sujet, cf., par exemple, J. Monod, La métamorphose argotique, in *Les barjots*, Paris, Julliard, 1968, pp. 165-193.

25—Néanmoins, la fréquence accrue des incarcérations, entre autres facteurs explicatifs, n'est sans doute pas étrangère à la diffusion de locutions argotiques.

26—Par exemple : «Bardés de cuir, ils sont toujours là où il ne faut pas, au coin d'une rue ou aux portes des habitations à loyer modéré, à narguer du haut de leur motocyclette pétaradante le passant tranquille. Ils sont insupportables. Les gens ne les aiment guère et les appellent des 'loubards'», M. Giannesini, Gorge serrée, *Le Monde*, 21/10/82.

27—Henri (entretien réalisé en 1978) : il a 26 ans au moment de l'enquête. Son père, décédé, était chauffeur de taxi salarié, ancien militant du PCF. Sa mère, OS «à la transfusion sanguine», militante CGT, est à la retraite. Il a un frère beaucoup plus âgé. Henri a passé toute son adolescence dans une cité HLM de la banlieue sud. Il est titulaire d'un CAP et d'un BEP d'électromécanicien. Il a occupé trois emplois successifs : OS sur une chaîne de montage de boîtes de vitesse, réparateur dans le service après-vente d'une usine de matériel de cuisines industrielles, puis soudeur intérimaire. Il entre aux JC (Jeunesses

populaire de la solidarité et de la fête, mais c'est aussi et peut-être surtout parce qu'il autorise – dans la limite souvent outrepassée des règles – une expression de la violence physique, parce qu'il requiert un ensemble de qualités physiques naturelles (force, rapidité, agilité, souplesse, coup d'œil, etc.) dont les jeunes de milieu populaire, s'ils ne sont pas toujours les mieux pourvus, ne sont pas non plus, comme dans la plupart des autres champs où «tout marche au pognon» (ou au savoir), les plus dépourvus, parce qu'échange sportif, il est aussi échange de violence physique et verbale, combat entre hommes, d'hommes à hommes, parce qu'il est en affinité avec les dispositions les plus typiquement populaires, goût de la bagarre, dureté au contact et résistance à la fatigue et à la douleur, etc. «Tu vois, quand j'étais gamin, ma seule distraction, le seul jeu, c'était le football pour la simple raison que tu peux jouer absolument n'importe où... T'as pas besoin de piste, rien, tu peux jouer dans l'herbe, dans la rue, sur le trottoir, dans une cour, n'importe où !... En plus, tu as un jouet pour quinze gosses, tu vois ?... Alors qu'un vélo, il en faut un pour chacun. Un ballon, t'en as besoin, t'en as un pour dix. C'est pour ça que les gamins ils jouent au foot, c'est pas plus compliqué !... En plus, ça leur permet d'avoir une communication que t'as pas quand tu as un vélo ou des patins à roulettes. Prends n'importe quel loubard, donne-lui un ballon, tu vas voir, il sait s'en servir. L'autre fois, c'était Place des Vosges, il y a deux rockys qui arrivent, vraiment des rockys, habillés tout en noir, foulard noir, les Santiags hyper-pointues avec le bout de ferraille au bout... Gene Vincent... Enfin vraiment 'les loub rockys', des rivets dans le dos, des aigles avec des yeux en brillants... Ils sont arrivés... Ils en pouvaient plus les mecs !... Ils roulaient leur caisse, ils étaient très grands, très secs, vraiment le type même du loubard, tu vois ?... Et il y avait des mecs qui jouaient au ballon, ils les connaissaient. Eh bien, les mecs, ils ont quitté leur blouson, leur petit foulard et ils ont tapé dans le ballon pendant une heure... Moi je sais que je peux pas résister à un ballon. Quand je vois un ballon, il faut que je joue avec !» (Henri).

Ainsi on comprendra que la «baston» en général, ou le face-à-face avec les CRS aux premiers rangs des «manifs» ne soient au fond dans la plupart des cas qu'un sport original où se déverse comme un trop-plein d'énergie physique des jeunes de milieu

populaire homologue d'une sorte de rugby sauvage où l'expression et l'usage de la force physique seraient, sinon anoniques, du moins sans règles explicites.

De même, comprendra-t-on la prédilection pour le rock des jeunes de milieu populaire comme des loubards, si l'on considère que l'«art étant aussi chose corporelle, la musique, le plus pur et le plus spirituel des arts, est peut-être simplement le plus corporel, qu'elle se situe moins au-delà des mots qu'en deçà dans les gestes et les mouvements du corps» (28). De ce point de vue, le rock est sans doute plus musical que n'importe quelle autre musique, dans la mesure où, dans son interprétation comme dans son écoute, il fait directement appel au corps, à la participation gestuelle et vocale des musiciens et des spectateurs, plus populaire que n'importe quelle autre musique dans la mesure où il est mimésis de l'expressivité de l'hexis corporelle et de la langue des jeunes de milieu populaire, gymnastique symbolique, transcription sonore de l'intensité des voix et des échappements de mobylettes, de la violence physique et du désir sexuel. Musique qualifiée de vulgaire – sauf, comme pour le cuir ou la moto, à l'entendre au deuxième degré – parce qu'elle fait offense au raffinement des raffinés et peut-être aussi parce que, comme l'argot ou la pornographie, elle rappelle sans ambage les états d'âme des esthètes et des mélomanes à la vérité corporelle de toute musique.

Et si les stars du rock ou du sport (foot-moto), virtuoses d'une technique ésotérique ou surhommes aux capacités hors du commun, trouvent leurs «fans» chez les jeunes de milieu populaire, si au foot comme au concert on hurle, on siffle, on monte sur la scène comme on descend sur le stade, c'est aussi parce que cette participation passionnée est «compensation illusoire de leur dépossession au profit des experts» (29). Si enfin les «vrais rockers» s'enferment jalousement dans le rock des origines, peut-être faut-il y voir une protestation contre la commercialisation et les réappropriations distinguées successives dont leur musique a fait l'objet depuis 30 ans.

Alcools, drogues

Pas plus que le rock, la moto ou les blousons de cuir, la consommation d'alcool n'est l'apanage ni des loubards, ni des jeunes de milieu populaire, ni des milieux populaires en général, mais là où les classes dominantes privilégient, pourrait-on dire, la qualité par rapport à la quantité (théoriquement au moins), les classes dominées (du moins en ce qui concerne les hommes) privilégient la quantité par rapport à la

Communistes) en mai 68 puis fréquente les militants de la LCR (Ligue Communiste Révolutionnaire) : pendant un temps, il est délégué CGT du service après-vente. Au moment de l'enquête, il est au chômage et partage son temps entre la «dope» (la drogue) et l'aïkido. La «période loubard», ou du moins, la fréquentation régulière de «la bande» s'interrompt avec la rencontre des militants gauchistes.

28—P. Bourdieu, *La distinction*, op. cit., p. 86.

29—*Ibid.*, p. 450 et p. 569.

qualité (on débouchait une « chopine », un « litron », un « kil de rouge » ou de « blanc sec » comme on commande encore un « ballon », un « quart » ou un « demi de rouge », ou comme on achète « du huit degrés cinq » ou « du onze »). Là où les uns professent un art de boire indissociable d'un savoir-boire (connaissance des crus, des millésimes, etc.) dont le savoir œnologique constitue la garantie culturelle, les autres professent un art de boire où le savoir-boire est lié à la fois aux valeurs de virilité (il s'agit de « tenir le coup ») et aux formes de sociabilité des milieux populaires (« on arrose » le départ au service militaire comme le départ en retraite et la naissance du petit dernier, etc.). Dans les milieux populaires, en effet, « il fait partie du statut d'homme de bien boire comme de bien manger » (30), c'est-à-dire d'abord de boire et de manger beaucoup : boissons fortes et nourritures consistantes centrées sur le plat de résistance, en affinité avec la force des hommes. Plus spécifiquement, l'alcool, tel que le consomment les hommes en milieu populaire, est à la fois conçu comme adjuvant à la force, à la vigueur, à l'énergie (« on se donne du cœur au ventre ») et, dans certains cas aussi, à la témérité et aux conduites de défi (les « paris stupides »), comme adjuvant à l'anéantissement de la retenue, des réticences, des réserves, des convenances, des conventions et des censures, alibi aux incartades (le « verre dans le nez » autorise ce que la morale réprouve ou ce que la timidité retient), comme adjuvant au franc-parler, à la simplicité, à la faconde, à la verve, à la gouaille, à l'art de la blague et de la mise en boîte, prisme d'une vision comique du monde et d'une représentation euphorique de soi, enfin, dans certains cas, comme anesthésique dont sont sollicitées non plus tant les vertus euphorisantes ou toniques que les vertus analgésiques (l'alcool « pour oublier »). Et si, là encore, spécificité il y a de la consommation d'alcool par les loubards, elle ne procède sans doute que de sa plus grande visibilité sociale (31) et de la stigmatisation différentielle de l'alcoolisme des jeunes (32).

Sans doute est-il plus surprenant de voir figurer la drogue (étrangère en France jusqu'à une date récente à la nomenclature des consommations

populaires) au nombre des consommations présumées distinctives des loubards. Apparue en France au tournant des années 70, la consommation de drogue était en effet, jusqu'en 1975 environ, une consommation spécifique de la jeunesse marginale, circonscrite en fait à une fraction de la jeunesse petite-bourgeoise (33). Mais, depuis lors, la consommation de drogue s'est banalisée, démocratisée, s'étendant à une fraction des jeunes de milieu populaire (34). D'une consommation dite contre-culturelle de drogue propre à une frange marginale, hors-système, « underground » de la jeunesse, on passe à un fléau social qui gagne la jeunesse des banlieues populaires. Au fil de ce processus de banalisation, c'est non seulement le cercle des consommateurs qui s'est élargi mais le champ des substances consommées elles-mêmes (des drogues dites douces – marijuana, haschich – ou hallucinogènes – LSD – aux drogues dites dures, héroïne, amphétamines, barbituriques, etc. et, plus récemment, aux solvants – éther, colle, etc.), et, au fil de ce double processus d'extension à de nouveaux consommateurs et à de nouveaux produits, c'est le sens même de la consommation qui est transposé : de la consommation dite contre-culturelle à la « défonce ». Au terme de ce processus de banalisation de la consommation de drogue, s'opposent alors en les polarisant deux modes de consommation de drogue homologues des deux modes de consommation d'alcool précédemment évoqués : un mode contre-culturel et un mode prolétarisé. La consommation de drogue par les promoteurs de la contre-culture, puis par leurs émules, privilégie la qualité par rapport à la quantité : consommation indissociable d'un rapport cultivé à la drogue, censée délivrer des potentialités de création artistique, qui fonde sa légitimité dans la contre-culture et trouve ses garants dans d'illustres précurseurs, de Baudelaire à Michaux et Timothy Leary. A l'autre pôle, se dessinent les contours d'un mode prolétarisé de consommation de drogue où la quantité se trouve privilégiée par rapport à la qualité (la « défonce » avec « n'importe quoi ») et où se retrouvent, en fait, transposées les formes des rapports populaires à l'alcool. Mais comment et pourquoi la consommation de drogue, circonscrite aux milieux

30 – *Ibid.*, pp. 210-214.

31 – Visibilité sociale liée soit à l'absence d'équipements socio-culturels destinés aux jeunes dans les cités HLM de banlieue, soit à leur refoulement ou leur auto-exclusion de ces équipements.

32 – Si, en effet, en milieu populaire, l'accès des jeunes au statut d'adulte (en ce qui concerne les garçons) est aussi symboliquement marqué par l'autorisation parentale de « boire comme un homme » et, de façon plus générale, par une sorte de « licence » – toute provisoire et d'ailleurs limitée – accordée aux jeunes, « l'ascétisme petit-bourgeois », par exemple, ne peut que s'en indigner.

33 – Il s'agit, plus précisément, d'ex-étudiant(e)s, en lettres ou en sciences humaines le plus souvent, sans autre diplôme que le baccalauréat qui, au tournant des années 70, sont déjà confrontés à une situation de déclassement. De l'apparition en France de la « contre-société » / « contre-culture », nous avons proposé une analyse (comme stratégie de reclassement dans une situation de déclassement), G. Mauger, C. Fossé, *op. cit.*

34 – Nous avons proposé ailleurs une analyse de ce processus de banalisation de la consommation de drogues : G. Mauger, La consommation de drogue : de la « contre-culture » au « fléau social », *Vie sociale et traitements*, Revue des équipes de santé mentale, CFMFA, 138, déc. 81-janv. 82, pp. 21-27.

contre-culturels, s'est-elle étendue à une fraction des jeunes de milieu populaire (les «babas-cools») jusqu'aux loubards que tout par ailleurs oppose (l'hexis corporelle, le vêtement, le langage, etc.) à la contre-culture cultivée comme à ses formes prolétarisées ? En fait, sans doute faut-il distinguer deux phases dans ce processus de banalisation. La première, liée aux tentatives d'appropriation du style contre-culturel par certains jeunes ouvriers et employés : parce que la consommation de drogue, véhicule chimique pour l'ailleurs, a une valeur symbolique cardinale dans une contre-culture marginale, hors-système, parallèle, underground (c'est-à-dire ailleurs), parce que l'insertion dans le cercle du «joint contre-culturel» a valeur d'initiation à la contre-culture, et parce qu'enfin elle est sans doute la pratique contre-culturelle la plus facilement assimilable par un jeune ouvrier ou employé, leur initiation à la contre-culture se réduira le plus souvent à une initiation à la drogue et aux quelques mots-clés que requiert sa consommation («trip», «flip», «cool», etc.). Ces premiers initiés seront ainsi le véhicule de l'importation de contre-culture et de drogue contre-culturelle dans les banlieues populaires. Aux valeurs de virilité des loubards, ils opposent non-violence et féminisme et de ce fait encourent la dénonciation de cette «frime de pédé» (le sobriquet «baba-cool» en est, semble-t-il issu). Aux signes extérieurs de richesse arborés par les «minets de boîtes», ils opposent un mépris ostentatoire de la «société de consommation» et de ce fait encourent la dénonciation d'une «frime de clodo». Mais si ce double renversement des valeurs les mieux établies dans la jeunesse des milieux populaires y trouve quelque crédibilité, c'est en définitive du lieu social d'origine de son importation qu'il la tient : le monde étudiant. L'identification à cette réplique ouvrière du modèle contre-culturel initial (qui donne le «genre intello») s'opérera alors, stricto sensu ou peu s'en faut, par l'initiation à la drogue : ce qui se consomme dans la drogue, c'est encore en quelque sorte de la contre-culture, c'est-à-dire aussi de la distinction. Mais, seconde phase de ce processus de banalisation de la drogue, au fur et à mesure que le produit s'éloigne du pôle contre-culturel de diffusion initial, il y a déperdition, par simplification, réduction, omission, incompréhension, transposition, interprétation, inversion, du rapport contre-culturel à la drogue. En définitive, ne reste plus que la substance, ses vertus euphorisantes, enivrantes, excitantes, anesthésiques, analgésiques, etc., homologues, au fond, des vertus de substances mieux connues : l'alcool et certaines drogues pharmaceutiques. Les drogues – «n'importe quoi», à commencer par les «dures» (35) –, réinscrites dans le code des rapports populaires à l'alcool, sont alors susceptibles d'appropriation par ceux-là mêmes (à commencer par les loubards) qui en étaient

culturellement les plus éloignés. Et si la consommation de drogues dures ou la «défonce avec n'importe quoi» ne sont pas non plus le monopole des loubards, du moins se distinguent-elles à la fois, par leur sens, de la «fumette contre-culturelle des babas-cools» et, par la stigmatisation différentielle qu'elles encourent, en dépit de l'homologie de leur sens, de l'alcoolisme tel qu'il existe traditionnellement en milieu populaire.

Formes de sociabilité des loubards

Tenter maintenant de décrire et d'analyser – aussi sommairement que possible – le système de relations sociales, les formes de sociabilité de ces loubards que l'on dit asociaux, conduit, comme précédemment, à montrer que ces pratiques dites spécifiques des loubards (constitution de bandes plus ou moins étendues, «baston», vandalisme, vols, etc.) sont non seulement propres à une large fraction des jeunes de milieu populaire sous des formes plus ou moins atténuées ou accentuées, ostentatoires ou contenues, retenues ou manifestes, impulsives ou différées, mais se retrouvent aussi parfois identiques, le plus souvent homologues ou transposées, dans le monde ouvrier adulte.

C'est encore l'idéal dominant de virilité (d'abord fondée sur la force physique), tel que le conçoivent la plupart des jeunes mais aussi la plupart des hommes de milieu populaire, qui est au principe du système de relations sociales des loubards. De ce point de vue, deux types de situations peuvent se présenter : celles où ils sont confrontés, parfois pour s'affronter, à ceux qui partagent cet idéal de virilité, et celles où – hasard ou nécessité – ils se trouvent confrontés à ceux qui le récusent. En d'autres termes, il faut distinguer les situations où les rapports de forces sont d'emblée définis en termes de rapports de forces physiques, de celles où s'opposent deux principes de domination. Si, dans le premier cas, il ne s'agit que d'«avoir le dessus», dans le second, il s'agit soit de se soustraire, par l'évitement ou le repli, à la domination (économique ou culturelle), soit de tenter d'imposer son propre principe de domination, c'est-à-dire sa propre définition du rapport de forces en termes de rapports de forces physiques.

35– Drogues dures comme alcools forts, en affinité avec la force de forts qui «jouent les durs».

Les situations homogènes

Dans le premier type de situations sont d'abord à inclure toutes celles où s'assemblent et se rassemblent, s'affrontent et se confrontent les loubards entre eux, qu'il s'agisse des situations créées à l'intérieur d'une même bande ou de celles qui mettent aux prises des bandes alliées ou rivales. Les joutes verbales (les «vannes»), les provocations physiques et la «baston» — plus ou moins ludique — ne sont d'abord rien d'autre que des actes de connaissance et de reconnaissance, des opérations de repérage, des actes de cooptation qui, outre les facteurs écologiques ressautés (36), sont au fondement des bandes (37) comme de tous les groupes primaires, où s'assemblent ceux qui se ressemblent : actes de cooptation informelle qu'auraient institutionnalisés, dit-on, les Hell's Angels (38). La réitération dans la bande de ces joutes physiques et verbales et des mises au défi («T'es pas cap' de descendre les étages en mob !...») sont au principe des classements internes au groupe, de la formation des réputations et des identités, de leur actualisation, comme de l'émergence de leaders informels ou reconnus comme tels. Dans le registre de la «baston» : «C'est un méchant !», «C'est un dur !», «C'est le bon gros mais faut pas s'y fier !», «Il est pas gros mais il est nerveux !», etc. Dans le registre de l'«art de la vanne» : le «rigolo», le «tombeur», le «barjot», le «bon mec», l'«un-peu-bêbête», etc. De la cour de récréation des «petits» («A toutes les récrés y'avait des bagarres. J'étais chef de bande à c't'époque !... J'aimais vachement me battre. On faisait des batailles de boules de neige avec des cailloux dedans. On faisait des petites guerres...» (Simon (39)), au terrain vague des «grands» («On allait sur la pelouse à B, à quatre. On se battait

36—Jusqu'à, dans certains cas, tendre à accréditer l'idée que c'est «le manque d'espaces verts» et (ou) «le béton» dans les cités de banlieue qui seraient au principe de la délinquance juvénile. Sur les effets de la variable écologique sur les mécanismes différentiels de formation des «bandes», cf. B. du Pouget, *op. cit.*

37—Sur les «bandes de quartier» d'autrefois et les «bandes de cité» d'aujourd'hui, cf. B. du Pouget, *op. cit.*

38—Pour être admis, il fallait, dit-on, «passer les épreuves».

39—Simon (entretien réalisé en 1981) : il a 22 ans au moment de l'enquête. Son père, d'abord manœuvre dans une laiterie est ensuite ramoneur. Sa mère, aide-familiale avant la naissance de Simon, est femme au foyer. Il est l'aîné de huit enfants dont un est décédé. Il passe son enfance dans un baraquement, puis habite dans une cité HLM. Il quitte l'école à 15 ans et demi. Il est ensuite apprenti boulanger. Il travaille épisodiquement «dans la boulangerie» (il est aussi coursier et déménageur) en province et à Paris et «zône» entre temps. Très jeune, il fait partie de bandes de loubards en Normandie, fréquente assidûment les bals («baston», «emprunts» de véhicules, divers vols). Puis, à travers «la défonce», il se «baba-coolise» et se décrit lui-même comme «baba-loub».

au couteau : la vraie baston ! On se prenait un coup, ça faisait mal, mais on se marrait... toujours, on rigolait !...» (Simon)). De la «baston» aux prouesses motocyclistes ou verbales («Alors là, il l'a pas raté !...», «Qu'est-ce qu'il lui a passé c't'enculé !...», etc.) en passant par ces vols ludiques dont le sens n'est pas tant à lire dans l'objet approprié que dans l'acte d'appropriation. «Qu'est-ce qu'on volait ? De tout, des trucs... Avant, on volait au supermarché : des boîtes de gâteaux... On faisait des concours : 'moi j'ai piqué ça, et toi ?...', on se marrait» (Simon) ; «Une fois, c'était dingue, on a dépouillé un marchand de ceintures. On était trois : moi, je vais occuper le bonhomme ; un autre il prend deux ceintures, il les met sous sa veste ; un môme, pas plus haut que mes couilles, il passe, il y avait un super-paquet de ceintures attachées avec des élastiques, il prend le paquet, il le met sur son épaule et il se tire avec ! Le môme il les avait tous enculés ! Un paquet comme ça de ceintures ! Et puis il s'est barré, et le mec s'en est même pas aperçu ! C'est du culot ! C'est dingue !» (Charly). Quand à la «baston» entre bandes rivales presque toujours désignées par la référence à leur lieu géographique d'implantation (les «Marg's» pour la Cité des Marguerites, les «Malaks» pour la «bande de Malakoff», «Crimée» ou la «Rue de Lappe», etc.), elle est aux loubards ce que les matchs de championnat ou de coupe sont aux équipes sportives. Dans les batailles rangées et les combats singuliers, puis dans les récits épiques qui en sont faits, se forment les réputations locales. «On était les loubards de la Porte d'Ivry, tous des mecs intouchables !... C'était très connu 'La Porte d'Ivry', comme 'La Porte de Montreuil' ou 'La Bastille', comme une bande de loubards qui sont forts, beaucoup et violents...» (Henri) ; «Ah ! ici, c'est une cité vachement bien, ils cognent les flics et tout ! C'est vrai, tu vas dans les cités de Saint-Denis, de La Courneuve, et tout, et tu demandes aux jeunes s'ils connaissent les Bleuets, ils te le diront ! On a toujours fait des bagarres, on se bat entre cités, vachement. Maintenant, ça ne se fait plus, mais il y a deux ans de ça, on se battait contre toutes les cités, on était pour ainsi dire les plus forts de la région. Tout le monde avait peur. Quand il y avait un mec des Bleuets, ils avaient vraiment les jetons !» (Charly). Conflits ouverts et guérillas, escarmouches et embuscades, défis et provocations, invasions et retraites, contre-offensives et repréailles entre bandes rivales, dont les territoires symboliques sont souvent à la fois le prétexte et l'enjeu explicites : territoires symboliques dont les frontières et les places stratégiques (tel banc de square ou tel café attitrés) se définissent et se redéfinissent au fil de ces affrontements.

Toujours dans le champ de ces situations homogènes, c'est-à-dire où les rapports de forces sont d'emblée définis, dans le cas présent, en termes de rapports de forces physiques, il faut inclure les

relations qu'entretiennent les loubards avec les policiers (les «flics» hier, plutôt les «keufs» aujourd'hui), certains gardiens d'immeubles ou «porte-parole musclés» des «braves gens», ou certains éducateurs et enseignants dont, à des degrés variables, les principes pédagogiques ont pour base essentielle le «dressage», la «mise au pas», «à coups de pompes dans le cul», tant il est vrai que l'imposition de la force physique n'est en rien le monopole des loubards.

Si tout a été dit – et le plus souvent à juste titre – de la surveillance, des contrôles, de la répression, des violences dont les loubards sont l'objet de la part des forces de police appelées à la rescousse dans le cadre de la lutte contre l'insécurité, la police constitue aussi un adversaire-partenaire privilégié pour les loubards dans la mesure où ces détachements spéciaux d'hommes armés, détenteurs du monopole de la violence légitime (40), définissent d'emblée (par leur seule présence et en dernière instance (41)) la plupart des situations où ils sont appelés à intervenir en termes de rapports de forces physiques, c'est-à-dire dans les termes mêmes que tentent le plus souvent d'imposer les loubards. A l'apostrophe policière : «Tes papiers !», prélude à l'usage de la force physique : «Je t'embarque !...», répondent l'invective verbale des loubards («Tu vas voir ta sale gueule !») et la violence physique qu'elle annonce («Viens là que je te foute mon poing sur la gueule !»). Ainsi comprendra-t-on que si les descentes de police dans les cités HLM imposent le plus souvent la soumission des loubards, elles sont aussi interprétées dans leur propre code de relations sociales comme les provocations d'une bande rivale : «Ma parole, ils nous cherchent !...». Dès que le rapport de forces (physiques) ne leur est pas trop défavorable, la descente de police dans la cité ouvre le jeu, engage la partie en quelque sorte, et, comme dans les cas d'investissement du territoire par une bande rivale, il s'agira de le défendre, de le préserver, de repousser les assaillants hors des frontières, tout en jouant aux gendarmes et aux voleurs avec de vrais gendarmes si ce n'est toujours avec de vrais voleurs. «Au début, les flics, on ne leur en voulait pas, c'était aux bagnoles qu'on en voulait. Mais alors les flics sont arrivés, vachement agressifs. Ils sont descendus avec des matraques, ils cherchaient partout qui est-ce qui avait fait ça. On s'est dit : 'Bon nous on leur en veut pas, mais, si les flics s'y mettent, alors...' Alors après, on a commencé à les attaquer à coups de pavés (...). En même temps, on était opprimés, et en même temps, on se fendait la gueule. Des fois, on les voyait

arriver. Alors on jouait à cache-cache avec eux. Il y avait une vingtaine de flics qui couraient partout, c'était dingue ! (...). Pendant un moment on était vachement tranquilles, et c'est eux qui ont recommencé. Ils nous ont fait chier avec des vérifications d'identité (...). Ils s'arrêtaient sur le boulevard, et puis ils venaient à pied, en traîtres, et puis ils passaient derrière les bâtiments et ils nous coinçaient. C'est salaud, ça !» (Charly). Que la police soit aussi un partenaire-adversaire de prédilection pour les loubards – et peut-être réciproquement –, ce qui ne signifie pas que tout soit jeu dans ces relations loubards-policiers ou que ce jeu ne puisse pas dans certains cas tourner au tragique, on a pu en voir l'illustration et la preuve dans la participation des loubards aux manifestations. Quittant leur territoire, ils partaient affronter les forces de police en terrain neutre, débordant les services d'ordre (ou, dans certains cas, assurant le service d'ordre), manches de pioche et couvercles de poubelle contre matraques et boucliers de plastique, dans des combats d'homme à homme. «On a commencé à coller des affiches, mais c'est devenu le rodéo : c'est-à-dire, moi je branchais mes potes loubards, tu vois, et je leur disais : 'on va coller des affiches'. Tac ! On allait coller sur le commissariat du 13e où on se bastonnait avec les flics. C'était le panard, tu vois ? C'était plus la fête que politique ! Les mecs, à la limite, la politique, ils n'en avaient rien à secouer !...» (Henri). «Il faut dire que tous les mecs de banlieue, ça n'était pas pour une question de politique qu'ils allaient aux manifs, c'était pour cogner du poulet ou pour pouvoir voler. Tu vois, moi, je voudrais bien me bouffer un flic, mais je ne peux pas, je vais me faire piquer, il me connaît c't'ordure ! Alors que dans une manif, tu as des milliers de mecs, qu'est-ce que tu veux qu'ils te reconnaissent ? Tu peux leur foutre un pavé à cinquante mètres, tu es sûr de ne pas te faire piquer... Enfin... Tu as moins de chances de te faire piquer que si tu cognes un flic dans la rue ici. Tu as envie de casser et pour une fois que tu peux casser, ça fait du bien ! Et puis c'est marrant les manifs ! Tu te fends la gueule, tu sens les grenades lacrymogènes, je ne sais pas... Tu rigoles ! Moi je rigole ! C'est le seul endroit où tu peux te défouler, à moins de taper sur les autres bandes. Mais, se battre entre bandes, ça devient lassant... Tu peux te bouffer du poulet, ça fait du bien !...» (Charly).

Au nombre de ces situations homogènes, il faudrait encore mentionner au moins celles qui, dans les filières scolaires de relégation où ils ont parfois été dirigés, mettent aux prises les loubards avec certains enseignants qui, renonçant aux rapports scolaires d'imposition symbolique, en viennent au maintien de l'ordre par la menace et l'usage de la violence physique, ou avec certains éducateurs restés fidèles, malgré les changements intervenus au cours des dix

40—Cf. F. Engels, *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, Paris, Éditions sociales, 1971, pp. 156-157.

41—L'uniforme policier – homologue en cela de l'uniforme loubard – dispense le plus souvent son porteur d'avoir recours à la force.

dernières années (42), aux techniques classiques de rééducation musclée. En définissant d'emblée la situation en termes de rapports de forces physiques, ils se situent ainsi sur le même terrain que les jeunes qu'ils éduquent ou rééduquent, celui sur lequel ils savent répondre pour autant que la différence d'âge ou la différence numérique ne soient pas telles que, le rapport de forces leur étant trop défavorable, ils soient contraints de «s'écraser», d'«encaisser», de «désertier» ou de différer leur réplique. «Ils (il s'agit des éducateurs d'un foyer d'éducation surveillée) essayaient de vexer la personne et qu'il ferme sa gueule, et les mecs, dans ces cas-là, en général, ils ferment pas leur gueule... Et bon, l'éducateur, à partir du moment où tu réponds, il te cartonne deux fois plus parce qu'il est sûr qu'à ce moment-là, il peut te cogner sur la gueule et t'as perdu, parce que si un mec de trente ans il te met son point sur la gueule, même si t'en as seize, ça fait mal, tu vois ? (...) Bon, si tu laisses faire, si les autres mecs, ils bougent pas, c'est fini, tu vois !... Le groupe il est nase !... Bon, c'est eux qu'ont gagné tu vois ?... Si tu laisses faire une fois et que la deuxième fois tu bouges, y'a déjà quelque chose !... Je me suis rendu compte... par rapport au rapport de forces... C'est-à-dire qu'on s'est rendu compte qu'à seize, même si ils étaient quatre mecs, on pouvait les contrecarrer, même s'il y avait épreuve de force, même violente !... C'est-à-dire, on est seize, ils sont quatre : si y'en a un qui met une pêche à un, il faut y aller parce que si t'y vas pas, t'as perdu ! Alors, on y a été une fois et les mecs après ils ont réfléchi !... Eh ! Quand tu te prends un coup de balai brosse derrière la tête, bon, la première fois, tu réponds pas parce que tu restes sur le carreau, mais la deuxième fois tu réponds !... Après tu commences à comprendre ce que c'est qu'un éducateur, avec les coups de savates dans le cul qu'on te met !... Quand tu commences à comprendre ça, t'as tendance déjà à te défendre. Alors tu commences par enlever tes fesses quand tu le vois arriver, et puis après, quand on t'en met un, et ben, t'essayes de faire quelque chose aussi ! A la fin ça a été un peu dur... Ça commence avec les mains et puis ça finit à coups de boules de pétanque ou autre chose quoi !... C'est le degré de la violence qu'augmente. C'est normal parce que lui il commence avec un coup de pompe dans le cul et une baffe dans la gueule, mais, à la limite des fois, y'a un coup de poing qui part ! Quand un mec de trente ans te met un coup de poing dans la gueule, quand tu en as treize, tu te relèves pas !... Il t'arrange bien !...» (Gaston (43)). Enfin, il faudrait

inclure dans ce champ nombre de situations familiales où les loubards sont confrontés à des techniques de dressage familial homologues, nombre de situations d'apprentissage identiques, et plus généralement, analyser les modes d'inculcation des valeurs de virilité en milieu populaire et la reproduction des systèmes de relations sociales fondés sur la force physique.

Les situations hétérogènes

Les situations où n'ont pas cours les valeurs de virilité en général, telles que les conçoivent les loubards et, au-delà, une fraction au moins des jeunes de milieu populaire, et où l'usage de la force physique en particulier et les classements qu'il induit sont non seulement récusés mais négativement évalués et stigmatisés, sont peut-être celles qui permettent de montrer le plus clairement en quoi les loubards, et, avec eux, une fraction au moins des jeunes de milieu populaire, se distinguent des deux autres styles de vie précédemment évoqués : le style «baba-cool» qui donne le «genre intello» et la version prolétarisée du «style playboy» qui donne le «genre fils de bourges». S'il est vrai en effet que la plupart des jeunes de milieu populaire restent aussi profondément sensibles que leurs pères à l'autorité spontanée qu'exerce tout détenteur de richesse (financière), de ses signes extérieurs ou de ses simulacres les plus visibles, sur ceux qui en sont les plus démunis, comme tout détenteur de culture et de ses signes extérieurs les plus visibles, à commencer par le langage, sur ceux à qui le système scolaire a inculqué une «reconnaissance sans connaissance» (44), on peut, à grands traits, distinguer deux stratégies antagonistes chez les jeunes de milieu populaire confrontés à toutes ces situations d'imposition symbolique et pratique de la domination économique et (ou) culturelle. Les premières sont l'une et l'autre des tentatives d'assimilation de tel ou tel idéal dominant et, impliquant la

43—Gaston (entretien réalisé en 1978) : il a 24 ans au moment de l'enquête. Son père, ancien militant du PCF, était fondeur chez Hispano-Suiza, puis doreur sur métaux. Sa mère est décédée. Remariage du père avec une femme de ménage. Fugues dès l'âge de 11 ans. A 13 ans, il milite aux JC «avec les loulous du quartier». Après une nouvelle fugue, il est placé dans un foyer de l'Éducation surveillée : il y prépare un CAP. A sa sortie, il fréquente «le milieu» (rackets). Condamné à 7 ans de prison, il ne fera que 9 mois. Il travaille pendant quatre ans comme manutentionnaire et retourne deux fois en prison. Depuis trois ans, il est employé de commerce (vendeur dans un magasin de pull-over) et consacre ses loisirs à «la défonce» et à l'aïkido. La «période loubard» de Gaston s'étend de la prime adolescence à la sortie du foyer de l'Éducation surveillée.

44—P. Bourdieu, *La distinction*, op. cit., p. 461.

42—Tendanciellement, à un principe de domination et à un mode d'inculcation fondés sur la force physique, se sont substitués un principe de domination et un mode d'inculcation fondés sur des techniques psychothérapeutiques.

reconnaissance des normes et valeurs dominantes (richesse et/ou culture), se situent «à l'opposé de l'ambition même d'une reprise en main collective de l'identité sociale» (45) : homologie de ces deux stratégies qui n'exclut pas pour autant leur antagonisme (entre le «style baba-cool» qui dénonce la «frime de rupin» du «style bcbg», ce dernier dénonçant lui-même la «frime d'intello» du premier). La seconde, à l'inverse, celle des loubards comme d'une fraction de la jeunesse ouvrière et, au-delà, du monde ouvrier adulte traditionnel, si elle n'échappe pas nécessairement pour autant aux effets de domination et à la reconnaissance de l'autorité que confèrent richesse et savoir, s'oppose aux précédentes par la fidélité à soi, et d'abord aux valeurs de virilité, bien qu'elle reste toujours exposée à la «rechute dans la honte de soi» (46). Cette fidélité à soi dont les loubards sont, dans une certaine mesure au moins, une figure archétypale constituée, à notre sens, le principe d'intelligibilité de leurs pratiques dans ces situations hétérogènes. Tactiques d'évitement : il s'agit de se soustraire à la domination, aux classements négatifs, en se soustrayant autant que faire se peut au champ des classements, ou, en d'autres termes, de rester entre soi ; sauf cas de nécessité, «on ne fréquente pas ces gens-là», «ils ne sont pas de notre milieu» («Moi, personnellement, je ne peux pas discuter avec un étudiant. Ils ne sont pas du même milieu que moi, pour ainsi dire ; c'est vrai. Même un prolo qui est étudiant n'est pas du même milieu que moi. Malgré que son vieux ou sa vieille soient prolos, il n'est pas du même milieu que moi dès l'instant où il fréquente la fac. Il est déjà... je ne sais pas...» (Charly)). Tactiques de dénigrement employées d'abord à l'égard de ceux qui, issus du même milieu, donnent dans le genre «intello» ou «bcbg» : rappels à l'ordre et mises en garde contre la «frime», c'est-à-dire l'ambition affichée de se distinguer en s'identifiant à d'autres groupes. L'injure des loubards qui traitent les uns et les autres de «pédés» trouve ici tout son sens, car «si toute espèce de prétention en matière de culture, de langage ou de vêtement est spécialement interdite aux hommes, (...) c'est aussi parce que la soumission à des exigences perçues à la fois comme féminines et bourgeoises, apparaît en quelque sorte comme l'indice d'un double reniement de la virilité, d'une double soumission que le langage ordinaire, qui pense naturellement toute domination dans la logique et le lexique de la domination sexuelle, est prédisposé à exprimer» (47). Tactiques d'imposition, manu militari, de son propre principe de domination, c'est-à-dire de la force

physique comme critère de classement quand le rapport de forces est favorable : dans ces situations où le principe de domination adverse (richesse ou/et culture) leur impose un classement nécessairement négatif («pauvre type», «débile», «grossier», «vulgaire», «crado», «con», etc.) comme il confère aux dominants un classement nécessairement positif («classe», comme disent les «babas» ou les «bcbg»), il s'agit de lutter pour imposer le système de classement le plus favorable à ce qu'ils ont et à ce qu'ils sont. En d'autres termes et à la limite, il s'agit d'imposer par la force leur définition de la situation en termes de rapports de forces physiques, et d'inverser le sens de la domination en imposant à leur adversaire un classement négatif «à la baston» («tapette», «pédé», «t'as pas de couilles au cul», «t'as rien dans le froc», etc.) et la reconnaissance de leur supériorité sur ce terrain.

Soumis jusqu'à 16 ans à la scolarité obligatoire, confrontés à l'autorité des détenteurs du savoir, classés négativement dans le champ scolaire, c'est-à-dire aussi stigmatisés comme «crétins», «arriérés», «débiles» ou «caractériels», les loubards, comme bon nombre de jeunes de milieu populaire, n'ont pas d'autre issue, pour se soustraire à la domination, que l'évitement («J'allais plutôt dans les cafés traîner avec les copains que de me retrouver sur les bancs de l'école»), le dénigrement («L'école, qu'est-ce que tu veux que je te dise ?... C'est con !») ou – retournement symbolique et momentané – l'imposition de la force physique. Les violences dont sont parfois victimes certains enseignants ne sont au fond rien d'autre qu'une tentative pour inverser la domination en substituant la force physique au savoir comme principe de classement, et certaines formes de vandalisme dans les établissements scolaires ne sont autre chose que la destruction symbolique des instruments par excellence de la domination par le savoir. De même, à propos du vandalisme dans les MJC, c'est, pourrait-on dire, le C de MJC qui est à la fois la cause, l'enjeu et l'objet des déprédations, les jeunes de milieu populaire se croyant chez eux dans la MJ (Maison des Jeunes) et se retrouvant chez les autres dans la MJC (Maison des Jeunes et de la Culture). «A la MJC, on y est allé trois, quatre fois : on s'est fait virer avec perte et fracas parce qu'on s'est battu, on a cassé plein de trucs. On devait faire de la peinture et puis ça a dégénéré, on a foutu de la peinture partout (...). On s'est battu avec les éducateurs. C'était évident : un éducateur qui nous dit : 'Mettez-vous en rang deux par deux en vous tenant par la main !', ah ! c'était trop !... Tu vois ? C'était pas possible !... Il pouvait dire ça à quelqu'un d'autre, mais là, ça pouvait pas marcher !... Je veux dire, il devait être inconscient un peu ce mec !... Alors on a commencé à l'insulter, à le traiter de tous les noms, et puis il a morflé un de nos petits copains, alors là,

45–*Ibid.*, p. 448.46–*Ibid.*, p. 448.47–*Ibid.*, p. 444.

on l'a défoncé, tu vois ? On s'est fait virer...» (Henri). De même, à la domination culturelle qu'impliquent la relation d'enquête avec le sociologue ou la relation «thérapeutique» avec le psychologue ou l'éducateur, répondent l'évitement («Non, j'ai rien à dire !...») «Ça m'intéresse pas vos conneries !...»), le dénigrement (L'«intello» est un «pédé», une «gonzesse», une «lopette», etc. «Tout dans la tête et rien dans le froc !»), l'art de la «vanne» («Ils m'ont envoyé chez un psychologue. Alors il me faisait jouer avec des cubes bleus et jaunes et lui, il trouvait que j'avais j'sais pas quoi... J'y mettais ses cubes le plus vite possible... Plus vite j'y mettais, plus vite j'étais dehors. Tu vois : j'y mettais ses cubes et après il était content... Il me demandait ce que je voyais dans ses taches d'encre : bon, je disais un papillon ou n'importe quoi... Il était content quoi... Bon, après il disait ce qu'il voulait, j'en avais rien à foutre... Ce mec-là, il m'énervait avec ses cubes ! Enfin... Je veux dire... sorti des conversations de cubes et de taches d'encre, on en sortait pas !... C'était un fou quoi !...» (Gaston)), voire, dans certains cas, l'imposition — au moins préalable — de rapports de forces physiques («On m'a toujours dit : 'Avec l'étudiant, il ne faut jamais discuter !' Si tu parles avec un étudiant, un con, tu vois, un mec qui n'est pas du même avis que toi, et que tu as vraiment envie de lui casser la gueule, tu lui casses la gueule et après tu t'expliques (...). Au moins, puisque tu avais envie de lui taper dessus, même si tu avais tort ou raison, eh bien, au moins, tu lui as tapé dessus» (Charly)). La preuve étant alors faite que la domination est et reste susceptible d'inversion, la relation (d'enquête, par exemple) devient alors — sous conditions — éventuellement possible : «Y'en a un (un étudiant), je suis copain avec lui, mais c'est parce qu'il est sympa. Mais s'il me parlait de trucs à la con... N'importe comment, il n'a jamais parlé de trucs à la con. Quand on discute, on discute de grosses, on discute de motos, de bagnoles, des trucs qui m'intéressent, quoi, pas des conneries. Tu vois pas qu'il va me jacter des trucs de droit, non ?... Qu'est-ce que je vais pouvoir parler, moi ? Il va m'enterrer tout de suite !...» (Charly). De même, enfin, la frime d'intello, le style «cool», «peace and love», des jeunes «babas-cool» de milieu populaire (48) constituent-ils une cible de prédilection pour les loubards.

Quant aux pratiques des loubards confrontés à la domination des détenteurs de richesses (financières), de leurs signes extérieurs ou de leurs simulacres, sans doute sont-elles celles qui permettent le plus clairement de les distinguer de ces pratiques délinquantes avec lesquelles on les confond, pratiques de

surclassement (49) dans la hiérarchie de la richesse dont le vol est l'instrument. («Moi j'ai des besoins beaucoup trop importants pour me permettre de travailler !... C'est des goûts de luxe, je sais pas, je vais pas tout énumérer !...» (Bernard (50)). «Avec l'argent, je peux avoir tout ce que j'ai envie, c'est-à-dire un certain style de vie. Sortir en boîte, les femmes, les copains, les beaux endroits comme les grands hôtels et les restaurants, les bagnoles et les fringues...» (51)). Il ne s'agit pas en effet pour les loubards de s'assimiler un idéal de richesse ou plutôt la représentation que s'en font des jeunes de milieu populaire, mais à l'inverse, dans toutes ces situations hétérogènes où ils se trouvent confrontés, soit aux porteurs de signes extérieurs de richesse, à commencer par le vêtement et ses accessoires, soit aux signes eux-mêmes à commencer par les vitrines des magasins de luxe (52), de les éviter («C'est pas des trucs pour nous...»), de dénigrer la «frime des rupins» et d'abord celle des jeunes de milieu populaire qui donnent dans le «style minet de boîte» («Pour qui ils se prennent, ces cons-là ! ? Encore des pédés !»), voire, dans ce cas comme précédemment, d'imposer, si l'on peut dire, la logique de la force à celle de la richesse : menace de l'usage ou usage de la force physique, et vandalisme, c'est-à-dire, là encore, destruction symbolique des instruments de la domination financière. Investir (en nombre suffisant) les compartiments de première classe du métro et voir les occupants (des riches, du point de vue des loubards, puisque voyageant en première) désertent prudemment à la station suivante sans avoir eu à livrer bataille («Ben qu'est-ce qu'ils ont ? Ma parole, ils ont les jetons !...»), c'est occuper symboliquement le territoire des riches et, sur le moment, inverser la domination. Dépouiller un faux loubard de son blouson de cuir («Maintenant n'importe qui se met un cuir sur le dos, des Santiags, et ça y est, je suis un loub' !...»), c'est non seulement

49— Sous cette notion, nous proposons de désigner les pratiques qui visent l'assimilation, par un agent déterminé occupant une position sociale déterminée, des attributs symboliques, consommations, pratiques, liés à une position hiérarchiquement supérieure (ou plutôt de la représentation qu'il en a à partir de la position sociale qu'il occupe).

50— Bernard (entretien réalisé en 1978) : il a 18 ans au moment de l'enquête. Son père et sa mère, employés de bureau, ont divorcé. Remariage de sa mère avec un ouvrier mécanicien dans un garage : quatre enfants naissent, sa mère est alors femme au foyer. La famille habite «un pavillon» dans les Vosges. Sous la contrainte familiale, il a interrompu sa scolarité en 3e et fait deux années d'apprentissage dans l'hôtellerie. Il a déjà occupé plus de sept emplois. Il est chômeur au moment de l'enquête et se livre occasionnellement à la prostitution homosexuelle.

51— Entretien publié dans *Trop tard pour mourir*, CRI, Paris, Les Imprimeries Libres, 1979, p. 52.

52— Ou plutôt ceux qui apparaissent tels aux loubards.

48— Version prolétarisée du «style hippie», les «babas-cool» ont été initialement, semble-t-il, désignés comme tels par les loubards.

s'en procurer un à bon compte, non seulement sanctionner le port illégitime de l'uniforme, mais aussi imposer la domination de la force physique à ceux qui fondent leur domination sur l'argent. Et si les homosexuels ont été et sont peut-être encore une cible de prédilection pour les loubards, ce n'est sans doute pas tant l'indice de «pulsions homosexuelles refoulées» que parce qu'ils résument à la fois, du point de vue des loubards, la prétention culturelle, la prétention financière (et d'abord vestimentaire) et la négation – sexuelle – de la virilité. De même sans doute ne faut-il voir dans certaines pratiques de vandalisme – réputées gratuites – que l'imposition d'un pouvoir de destruction (diamétralement opposée à l'appropriation) au pouvoir de domination symbolique qu'exercent les attributs de la richesse. Qu'il s'agisse de violences pour la violence («Je ne sais pas si tu as déjà vu une bande de mecs comme ça qui s'en vont un soir. Ça discute, ça rigole, on passe devant une villa, y'en a un qui prend un pavé, il dit : 'Tiens, elle a de beaux carreaux cette villa !' Et vlan ! Un pavé dans la fenêtre ! C'était dingue...» (Charly)), ou de saccages sans pillages dont la gratuité révèle, dans l'absence de pillage, le désintéret des profits symboliques liés à l'appropriation de signes extérieurs de richesse, et dans le saccage, l'imposition symbolique d'un principe de domination fondé sur la force physique à la domination fondée sur la richesse.

Valeurs de virilité et délinquance

Au terme de cette esquisse d'analyse descriptive des attributs symboliques, consommations, pratiques, formes de sociabilité qui, isolément ou regroupés, sont au principe de la dénotation «loubard» et de la stigmatisation qu'elle contient, apparaît le principe unificateur des traits culturels recensés dans la nomenclature initiale : ce n'est au fond rien d'autre que ces valeurs de virilité fondées sur la force physique propres aux milieux populaires. Il faudrait alors analyser les modes d'inculcation de ces valeurs reçues dès l'enfance et, plus généralement, les formes d'éducation en usage dans les familles populaires, de la prime enfance à l'adolescence. Mais si la valorisation de la force physique, qui, pour une fraction au moins des jeunes de milieu populaire, constitue le seul capital opposable, la seule propriété qu'ils puissent mettre en avant pour se définir, n'est rien d'autre que le principe unificateur des dispositions, des goûts, des consommations, des formes de sociabilité des

hommes de milieu populaire, on comprend à la fois qu'au vu de tel ou tel trait culturel n'importe quel jeune qui en est issu puisse être désigné – et stigmatisé – comme loubard et que le loubard, défini comme celui qui cumulerait l'ensemble des attributs symboliques et des pratiques propres à le faire désigner comme tel, n'ait d'autre existence que celle d'un mythe ou d'un idéal-type.

La stigmatisation de ces jeunes, inscrits dans la tradition populaire de virilité, apparaît alors d'abord comme l'effet de l'aversion qu'inspirent aux classes dominantes les manières des classes dominées, les «dominants réduisant cette force que s'attribuent les dominés (et spécialement les jeunes) à l'état de force brute, de passion et de pulsion, force aveugle et imprévisible de la nature, violence sans raison du désir» (53). Stigmatisation dont l'enjeu n'est en fait que l'imposition d'un art de vivre, («Il faut, dit-on, leur apprendre à vivre»), c'est-à-dire la «transmutation d'une manière de vivre en manière légitime d'exister qui jette dans l'arbitraire toute autre manière de vivre» (54). Mais la peur qu'inspire une fraction au moins des jeunes de milieu populaire, leur stigmatisation et l'imputation de délinquance qu'impliquent leur désignation par la notion de loubards comme les appels à la répression, sont aussi (et sans doute d'abord) le fait, non seulement de ceux qui, par leur position sociale, en sont les moins éloignés socialement et spatialement, employés et cadres subalternes, mais encore d'ouvriers, adultes ou en retraite, à commencer souvent par ceux de leur propre famille. Si employés et cadres subalternes (au nombre desquels il faut inclure ces autres jeunes de milieu populaire que les loubards désignent comme «minets de boîte» ou «babas-cool») sont les premiers à stigmatiser les loubards, c'est sans doute parce qu'amenés à les côtoyer, ils se trouvent exposés à une délinquance – certes le plus souvent mineure quant à sa gravité – mais bien réelle quant à sa fréquence, mais aussi et surtout parce que les loubards ne peuvent manquer de susciter l'aversion d'employés «qui ont construit leur image d'eux-mêmes autour de l'opposition entre la maison et le café, l'abstinence et l'intempérance» (55), comme celle des «babas» qui tentent de la construire autour des oppositions «Ricard»/«p'tit joint», «macho»/«féministe», «cool»/«violent», ou encore celle des «minets de boîte», autour de l'opposition «classe»/«clodo», et parce qu'enfin la stigmatisation de la «grossièreté», de la «brutalité» comme de la «connerie» ou du «genre cradingue» des loubards assure à bon compte des profits de distinction d'autant plus nécessaires que les écarts, chère-

53—P. Bourdieu, *La distinction*, op. cit., p. 552.

54—*Ibid.*, p. 60.

55—*Ibid.*, p. 204.

ment et récemment acquis, sont plus ténus. Stigmatisation petite-bourgeoise, ignorant la différence entre les pratiques qu'elle réprovoque et les pratiques légalement interdites, ou plutôt visant à inclure dans le champ des pratiques légalement ou réglementairement interdites les pratiques qu'elle réprovoque, elle étend à l'ensemble des pratiques des loubards la condamnation portée sur la délinquance et impute une présomption de délinquance à «ceux qui ont une gueule qui ne leur revient pas» puisque les «gens bien n'ont pas cette gueule-là». Quant à la stigmatisation dont les loubards sont aussi l'objet dans le monde ouvrier adulte, elle est sans doute à la fois induite par la stigmatisation petite-bourgeoise et la peur de les voir «mal tourner». En faisant écho à l'indignation des «braves gens», les membres des classes populaires, comme les membres des ethnies dominées, manifestent sans doute d'abord le souci de démentir l'image que les dominants se font de la classe dont ils font partie ; la stigmatisation populaire des «voyous», corollaire «du culte populaire de la propreté, ou de l'honnêteté — 'pauvres, dit-on, mais honnêtes' — doit sans doute quelque chose — comme certaines formes de l'ostentation de la sobriété — au souci de réfuter le préjugé bourgeois» (56). Induite par la stigmatisation petite-bourgeoise, la stigmatisation populaire des loubards ne vise pas tant «ces mauvaises manières qui donnent mauvais genre» («Ils sont jeunes, ils s'amusent, il faut les comprendre», dit-on aussi) qu'elle ne s'exerce sur «ceux qui restent là à glander et à faire des conneries toute la journée au lieu d'aller chercher du boulot». La peur qu'ils inspirent n'est alors pas tant celle des agressions et des coups que celle de les voir «mal tourner» : crainte des effets conjugués du chômage, et de leur indiscipline ostentatoire, qui conduisent à la paresse, «mère de tous les maux et de tous les vices» («Faut les dresser, c'est le seul moyen !...»), et d'abord à la discipline du travail, crainte que les «mauvais sujets» ne «contaminent» les autres, crainte de la «mauvaise pente», celle qui conduit inéluctablement à la retombée dans l'insécurité, la misère et le déshonneur en justifiant l'image négative d'eux-mêmes que se font les dominants.

Car, s'il est vrai que tous ceux que la rumeur publique désigne comme loubards ne sont pas nécessairement délinquants, s'il est vrai que les pratiques des loubards ne sont pas toutes des pratiques délinquantes pour la loi, il serait absurde de nier que certaines le soient, ou que les effets conjugués du chômage, des conduites de virilité telles que les conçoit cette fraction des jeunes de milieu populaire et de la stigmatisation ne conduisent pas, au moins dans certains cas et sous certaines conditions, certains

d'entre eux à des pratiques délinquantes (57). La «baston» peut «mal tourner», le vandalisme, symbolique dans son intention et le plus souvent mineur dans ses effets, peut néanmoins devenir saccage et les vols ne sont pas seulement le produit des phantasmes de petits-bourgeois apeurés. Le chiffre noir de la délinquance, invoqué pour récuser les statistiques, ne peut en tout cas pas conduire à conclure que les chiffres réels sont inférieurs aux chiffres officiels. On l'évoque, à juste titre, pour affirmer que si les jeunes de milieu populaire apparaissent statistiquement plus délinquants, c'est peut-être parce qu'ils sont plus contrôlés, mais on ne saurait pour autant en induire que la délinquance juvénile en milieu populaire est le pur produit d'une psychose collective, ou même que la délinquance juvénile n'est pas plus fréquente en milieu populaire que dans d'autres classes sociales (58). A l'inverse, les présentations tendancieuses, les amalgames implicites et la dramatisation de quelques faits divers cachent en fait une forêt d'infractions beaucoup moins spectaculaires. «Ainsi, 55 % de la délinquance juvénile est liée au phénomène de la motorisation : vols de vélomoteurs ou de voitures, conduite sans permis et autres infractions au code de la route, etc. Le vol dans les grandes surfaces représente 15 % et le vol dans les lieux habités 14 %. Les agressions et les conduites violentes ne représentent que 7 % des infractions» (59). Par ailleurs, ce n'est pas parce que la logique juridique et ses classifications («infractions contre les biens» : vols de véhicules, vols sur et dans les véhicules, vols à la tire, vols à l'étalage, vols avec effraction, vols avec violence, vols à l'arraché, vandalisme ; «violence contre les personnes» : violences et menaces, bagarres, agressions, blessures involontaires, accidents de la circulation, etc. ; «infractions sexuelles» ; «infractions à la législation sur les stupéfiants» : possession ou vente de stupéfiants ; «infractions diverses» : défaut de titre de transport, d'assurance, de port du casque, etc.) ignorent les différences qui font par exemple que des vols juridiquement identiques sont réellement incomparables, voire incompatibles, que la sociologie

57—Il faudrait, en particulier, analyser les effets pratiques, au-delà des effets de marquage symbolique, des stigmatisations dont les loubards sont l'objet. De même, il faudrait analyser les différents types de trajectoires biographiques des loubards : reconversions et investissement du capital de virilité dans les détachements spéciaux d'hommes armés, conversions — via la prison — au «milieu», etc. («Eux, ils ont continué après ; soit ils se sont mariés, ils habitent à Sarcelles, ils ont une tripotée de lardons ; soit ils sont en prison : soit ils sont légionnaires» (Henri).

58—Ne serait-ce que parce que ceux auxquels les parents achètent une voiture n'ont pas besoin de «piquer une mobylette»...

59—M.-C. Ferrier, Syndicat de la magistrature, *Enfants de justice*, Paris, F. Maspero, 1971, p. 231.

doit en faire autant. Sans prétendre, dans ce cadre, entreprendre une analyse critique de la logique juridique et de ses catégories ou des diverses théories de la délinquance juvénile, il ne s'agira que de conclure en indiquant comment la mise à jour du principe unificateur des pratiques des loubards, ou, en d'autres termes, l'essai de restitution du sens de leurs pratiques, pourrait permettre une reconstruction sociologique des catégories juridiques, regroupant des catégories juridiquement différentes de délits sociologiquement compatibles, c'est-à-dire homologues quant à leur sens, et distinguant des catégories juridiquement regroupées, mais sociologiquement incompatibles. Ainsi, si la catégorie juridique de «vol» tend à accréditer l'idée que l'unité du substantif recouvre celle d'une substance, la sociologie conduit à opérer des distinctions dans ce que la logique juridique confond. En clair, les vols des loubards ne sauraient par exemple être sociologiquement confondus avec ceux des truands, non seulement du point de vue du professionnalisme de la pratique, du point de vue des techniques employées ou du point de vue de la nature des biens volés, mais du point de vue du sens même de la pratique. A la pratique du vol comme moyen d'une stratégie de surclassement dans la hiérarchie de la richesse, s'opposent les vols des loubards. Vols-défis, vols ludiques d'une part dont l'enjeu ne réside pas tant dans l'objet approprié que dans l'acte d'appropriation : c'est alors la difficulté de l'obstacle à franchir, l'audace ou le sens du comique dans l'exécution, la ruse ou la force à déployer qui résument le sens de la pratique. Vols alimentaires, vols de nécessité d'autre part où, si l'enjeu réside dans les biens appro-

priés (denrées alimentaires ou moyens de locomotion pour l'essentiel), une nomenclature précise des objets dérobés révélerait la permanence du «choix populaire du nécessaire» (60), choix de «ce qu'il faut» à un jeune ouvrier qui ne serait pas au chômage «pour vivre comme il faut». La mobylette pour se déplacer et se balader avec les copains : «Moi, pour avoir une mobylette, disons que j'ai pas attendu après mes parents... Si je devais les attendre, à cet instant-là j'en aurais pas encore !... J'ai été obligé d'en emprunter une !...» (Gaston). Les «bagnoles empruntées» pour «aller faire un tour», qu'il s'agit de parvenir «à piquer» et à conduire «sans se faire ramasser» : «Oh, c'était pas des casses ! On allait dans les garages piquer des mobylettes ou des bagnoles et puis on allait faire un tour à la campagne !...» (Simon). «De la bouffe» et «de quoi picoler» pour «faire la fête avec les copains» et «se marrer un coup» : «On faisait des fêtes. Par exemple, on faisait une fête le mercredi et le mardi, on allait casser une petite épicerie par exemple. Mais on piquait même pas la caisse, y'avait rien dedans et puis on était incapable de l'ouvrir de toute façon. On piquait des boîtes de couscous, du whisky, du rouge, des boîtes de conserves plein les poches...» (Henri).

60—«Les pratiques populaires ont pour principe le choix du nécessaire ('Ce n'est pas pour nous'), au sens à la fois de ce qui est techniquement nécessaire, pratique (ou, dans un autre langage, fonctionnel), c'est-à-dire nécessaire pour 'être comme il faut sans plus', et de ce qui est imposé par une nécessité économique et sociale condamnant 'les gens simples' et 'modestes' à des 'goûts simples' et 'modestes'». P. Bourdieu, *La distinction*, op. cit., p. 441.

Illustration non autorisée à la diffusion